

PERSONNAGES

MOIRANS, 52 ans.
PIERRE SERVAN, 32 ans.
L'ABBE GRANDIN, 61 ans.
MONSIEUR VIELLE, 60 ans.
DE MEZIDON, 55 ans.
HENRI MOIRANS, 26 ans.
DE LUCÉ, 60 ans.
DE DURNANT, 55 ans.
DROUET, 48 ans.
CLARISSE MOIRANS, 21 ans.
MADAME MOIRANS, 50 ans.
THÉRÈSE NAUDIER, 25 ans.
MADAME DE LUCÉ, 50 ans.
MADEMOISELLE DE RIVES, 26 ans.
MADEMOISELLE DE TERNY, 35 ans.

Les trois premiers actes dans une petite ville à 50 kilomètres de Paris; le quatrième au bord d'un lac italien.



LE PALAIS DE SABLE

ACTE I

Une grande pièce accueillante et grave dans une vieille et belle maison de province. Au fond, deux hautes portes-fenêtres ouvrant sur une terrasse.

SCÈNE I

MOIRANS, MADAME MOIRANS, MADEMOISELLE DE RIVES, HENRI, MONSIEUR DE LUCÉ, MADAME DE LUCÉ, DE DURNANT, MADEMOISELLE DE TERNY, DROUET, etc..

MADAME DE LUCÉ, à Moirans.

Vous avez été admirable, et le ministère ne s'en relèvera pas.

MADEMOISELLE DE TERNY

Avez-vous lu l'article de l'*Echo*? On le disait avec raison, ce discours-là c'est le glas d'un régime.

MADAME DE LUCÉ

Le régime abject.

Enfin ! c'est qu'on commençait à désespérer.

MADMOISELLE DE RIVES

Savez-vous ce que j'apprends ? il a des tirages à part, et il ne le disait pas (à Moirans.) Vous êtes un misérable.

MOIRANS, riant.

Allons, Henri, cherche-les.

DE LUCÉ

Il faudrait le répandre, ce discours ; il faudrait l'afficher au cœur des communes.

MADAME DE LUCÉ, à M^{me} Moirans.

Mon mari est dans un état d'exaltation ! je ne l'ai pas vu ainsi depuis les grandes journées.

DE LUCÉ

Depuis Rennes.

MADAME DE LUCÉ

Il m'a réveillée la nuit pour m'en lire des phrases.

MOIRANS, à de Durnant.

Vous exagérez tout de même un peu, je vous assure.

DE DURNANT

Non, non, tout le monde l'a dit : un Mirabeau chrétien.

Les plus beaux dons au service de la plus belle cause.

DROHET, souriant, à Moirans.

En voilà une à qui on ne demandera pas si elle a lu l'*Echo* ; elle le cite.

MADMOISELLE DE RIVES

Eh bien ! ces tirages à part ?

MADAME MOIRANS

On les cherche, ma chère enfant (à de Durnant.) Vous y étiez ?

DE DURNANT

Si j'y étais !

MADAME MOIRANS

Figurez-vous qu'au dernier moment, il ne voulait plus parler. Il disait : à quoi cela sert-il ?

MADMOISELLE DE TERNY

A quoi cela sert !

DE DURNANT

Et c'est vous, chère Madame, vous qui avez ranimé son courage ? Vous avez fait une belle œuvre, et toutes les mères de France pourront vous être reconnaissantes. On n'entendra plus parler du monopole de l'enseignement d'ici cinquante ans.

Il a chassé le spectre.

MADAME DE LUCÉ

Et l'école lûque...

DE LUCÉ

L'école infâme...

MADAME DE LUCÉ

Elle ne se relèvera pas des coups que vous lui avez portés.

MOIRANS, à Drouet.

C'est qu'ils le croient comme ils le disent !

MADemoiselle DE TERNY, à M^{me} Mouras.

Il n'a pas l'air assez content : le sauveur de la France devrait avoir une autre figure.

MADAME MOIRANS

C'est qu'il est très fatigué. C'est un nerveux, vous savez ; il se tend, il se bande pour l'effort. Et puis après plus rien.

DE DURNANT

On a senti monter en lui peu à peu la flamme.

MADemoiselle DE TERNY

Oh ! cette péroration !

DE TERNY

MADemoiselle DE RIVES, à Drouet
qui apporte des brochures

Voilà les tirages à part. Donnez (Elle feuillette févreusement) Oh ! on en a santé.

MOIRANS, souriant.

Mais non, chère Mademoiselle, je vous promets qu'en n'a rien santé.

MADemoiselle DE RIVES

Ah ! voilà... Oh ! ce passage ! « Messieurs, à cette heure où de toutes parts les nuages s'accroissent sur nos têtes, où les plus aveugles même, les plus volontairement aveugles, tressaillent devant les visions terribles de demain, il se trouvera une voix pour vous dire que le plus redoutable danger n'est pas où vous croyez, Messieurs, le danger le plus redoutable n'est pas aux frontières, il est en vous. Vous êtes de mauvais chirurgiens, Messieurs, qui ne savez pas mettre le fer au bon endroit. Vous aurez beau augmenter les effectifs, et bâtir des casernes, et entasser les textes de lois, et semer les millions par centaines : tout cela est indispensable, mais tout cela est vain. C'est en vain que les soldats courent aux remparts pour protéger la cité que Dieu ne protège plus. Vous riez, Messieurs, et ce rire est impie. Ces vaillants qui demain donneront tout leur sang — car ils le donneront, je l'affirme — quelles certitudes, quelles promesses les soutiendront à l'instant effroyable de l'agonie ? Pendant ces années décisives où l'on forme un carac-

terre et une croyance, vous leur avez appris plus
finir sur cette terre, qu'il n'est pas d'ange consolateur pour porter à Dieu comme une gerbe sainte les âmes de ceux qui sont bien morts. Patiemment, longuement et comme avec une sollicitude méchante — au nom de quels médiocres et nébuleux philosophes — vous avez déraciné en eux les espoirs qui font vivre... et mourir. Je vous le demande, Messieurs, à cette heure quelle image se dressera devant ces agonisants ? Ils ne verront même pas, dans une lumière d'apothéose, la patrie reconnaissante et sauvée tendre vers eux ses bras maternels — car la patrie, leur avez-vous dit, la patrie n'est qu'une notion relative. Une notion relative ! quoi ! c'est pour une notion relative qu'ils doivent donner leur sang ? Messieurs, l'ironie est cruelle... et vous vous étonnez que certains hésitent et se cabrent ? Une notion relative ! Messieurs, ils marcheront, je la crois, j'en suis sûr, mais si à l'instant tragique quelques-uns fléchissaient — je ne puis soutenir cette pensée atroce — les vrais responsables, je prétends que ce serait vous ! »

SCÈNE II

LES MÊMES, L'ABBÉ GRANDIN

L'ABBÉ GRANDIN

Continuez, continuez... il me tarde seulement de présenter mes félicitations à notre éminent orateur pour son merveilleux discours.

218

- t'en est une croyance, vous leur avez appris plus
tout

MADAME MODIANS

Monsieur l'Abbé, malgré vos rhumatismes...
mais quelle imprudence, vraiment !

N^o 218 NOIRAN

L'ABBÉ GRANDIN

Madame, il n'y a pas de rhumatismes qui résistent à l'émotion qui me possède en ce moment. Et je suis à même de vous répéter l'appréciation que Monseigneur...

MADAME MODIANS

Quoi ! Monseigneur...

L'ABBÉ GRANDIN

Que Monseigneur a bien voulu porter sur ce remarquable morceau d'éloquence ; il l'a formulée en ces termes dont chacun admirera comme moi la convenance et la sobriété : « Ce sont, a-t-il dit, les paroles d'un Chrétien et celles d'un Français. » En s'exprimant ainsi, je crois pouvoir affirmer que Monseigneur n'était que l'interprète, particulièrement autorisé d'ailleurs, de ce sentiment général qui fait que moi aussi je m'écrie : Monsieur le Député, vous avez bien mérité de l'Eglise et de la Patrie ; au nom de l'Eglise et de la Patrie, merci... (émotion générale ; tout le monde parle à la fois).

MODIANS

Monsieur l'Abbé, croyez que je suis profondément touché des paroles que vous venez de m'adresser en votre nom et en celui de Monseigneur... je... (il cherche ses mots).

219

Je vous revois en ce moment tel que je vous ai connu il y a plus de quarante ans, Monsieur le Député... (aux autres). Oui, notre connaissance ne date pas d'hier... Je vous revois, bambin bouclé et espiègle... Vous étiez très espiègle, Monsieur le Député, et je vous grondais quelquefois, bien à contre-cœur... et devant cette vision, une grande émotion, une émotion très douce m'envahit... Mon fils, embrassez-moi. (Attendrissement général.)

MADemoiselle DE TERNY

Si tous ces alliés assistaient à cette scène...

MOIRANS

Monsieur l'Abbé, serait-ce trop abuser que de vous demander de passer un instant auprès de notre vieille gouvernante, qui est souffrante, comme vous savez, et à qui votre visite ferait bien plaisir ?

L'ABBÉ GRANDIN

Mais comment donc ? très volontiers (à Henri) ; mon fils, conduisez-moi. (Il sort avec Henri.)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins L'ABBÉ et HENRI

MADAME DE LUCÉ, à M^{me} Moirans.

M^{me} Amélie est toujours de même ?

MADAME DE MOIRANS

Elle va un peu mieux ; elle est fort bien soignée.

Par ce jeune médecin ? ne vous y fiez pas trop. Il court par la ville des bruits fâcheux sur son compte.

MADemoiselle DE TERNY

Oui, je ne le crois pas fort bon catholique.

MADAME MOIRANS

Mon mari l'a véritablement pris en amitié ; il le dit fort intelligent.

MOIRANS

C'est-à-dire qu'enfin nous avons un médecin.

MADemoiselle DE TERNY

Pouvez-vous parler ainsi ? et le D^r Morillot ?

MOIRANS

Entre nous... convenez que c'est un ignorant.

MADAME DE LUCÉ

C'est un médecin à la vieille mode.

DE LUCÉ

Mais qu'est-ce qui dit que ce n'est pas encore la meilleure ?

MADAME DE LUCÉ

Il ne donne pas dans toutes ces fariboles...

Mais qu'est-ce qui dit qu'il a tort ?

MADAME DE LUCÉ

Vous ne niez pas que ce soit un parfait bon-
nête homme.

MADemoiselle DE TERNY

Je le rencontre tous les dimanches à Saint-Fran-
çois.

MADAME DE LUCÉ

On ne saurait en dire autant du Dr Servan.

MOIRANS

C'est un garçon très distingué, et après tout ses
opinions religieuses ne nous regardent pas.

MADemoiselle DE TERNY

Mais songez à tout ce qu'un médecin doit dé-
ployer de dévouement et d'abnégation ; comment
le peut-il s'il ne croit à rien ? Moi, il me serait
impossible de me fier à...

MADAME DE LUCÉ

C'est évident. (A M^{lle} Moirans.) Et Clarisse, cette
chère enfant, ne la verrons-nous pas ?

MADAME MOIRANS

Elle est un peu fatiguée depuis quelques jours ;
elle a tenu à veiller elle-même au chevet de M^{lle} Amé-
lie.

Chère petite ! Et son dispensaire l'occupe toujours
autant ?

MADAME MOIRANS

Toujours. Sa vie se partage entre le dispensaire
et l'église.

MADemoiselle DE TERNY

Sainte vie.

MADAME DE LUCÉ

Sainte vie, mais bien austère pour une si jeune
fille. Elle ne s'accorde aucune distraction ?

MADAME MOIRANS

Clarisse a horreur du monde.

MADAME DE LUCÉ

Vous devriez tout de même la décider à sortir un
peu. Ce n'est pas naturel à son âge de ne pas aimer
le bal.

MADAME MOIRANS

Croyez-vous que je n'aie pas essayé bien sou-
vent ? mais elle est comme son père : ce qu'on dit
ou rien, c'est la même chose. (Elle a un petit rire.)

SCÈNE IV

LES MÈRES, CLARISSÉ

MADAME DE LUCÉ

Voici l'ange. Nous parlions de vous justement ; et je disais à votre maman que ce n'était pas raisonnable de votre part, à votre âge et avec votre beauté (Clarisse a un mouvement nerveux), de vous cloîtrer ainsi. Vous vous ruinerez la santé, ma chérie, c'est moi qui vous le dis. Les bals, les soirées...

CLARISSÉ

Mais si tout cela m'ennuie, madame, qu'y puis-je ?

MADAME DE LUCÉ

Vous ne savez pas ce que c'est. Il n'existe pas de jeune fille qui n'aime pas le bal.

MADAME MOIRANS

Ma fille est une originale ; elle a refusé d'aller entendre le discours de son père.

MADEMOISELLE DE RIVES

Non, c'est vrai ?

CLARISSÉ

Cela m'aurait gênée.

MADAME DE LUCÉ

Il est vrai que Clarisse ne supporte pas la foule. Un jour elle s'est trouvée mal (un silence).

CLARISSÉ

Maman, est-ce que Thérèse est rentrée ?

MADEMOISELLE DE TERNY

Votre fille aînée est ici ?

MADAME MOIRANS, gênée.

Elle est venue passer quelques jours avec nous.

MADAME DE LUCÉ

Elle va bien ?

MADAME MOIRANS

Je vous remercie.

MADAME DE LUCÉ

Son mari est un charmant homme. Je me souviens d'avoir causé toute une soirée avec lui. Sa conversation est un véritable feu d'artifice.

DE DURNANT, à Moirans qui a entendu et qui a souri.

Avouez, mon cher député, que la situation actuelle ne peut pas se prolonger.

MOIRANS

Ne remarquez-vous pas qu'il y a eu en tous temps des hommes pour dire cela de toutes les situations ?

DE DURNANT

Vous ne nierez pas que nous ne soyons à une époque de transition, même de crise.

DE LUCÉ

C'est évident.

MOIRANS

A toutes les époques l'opposition s'est crue à une époque de crise.

DE DURNANT

Mais enfin nous allons à la ruine à 100 à l'heure.

MOIRANS

A la ruine de quoi?

DE LUCÉ ET DE DURNANT, ensemble.

De la France.

DE DURNANT

Mon cher député, vous êtes en humeur de paradoxe aujourd'hui; avouez-le. Ce pays se décompose, et d'ici quelques années ce ne sera plus qu'une proie pour l'invasion étrangère, ne l'avez-vous pas dit vous-même?

DE LUCÉ

C'est trop clair.

MOIRANS

Soit, vous avez raison.

DE DURNANT

Quand nous ne serons plus qu'une province allemande...

MADEMOISELLE DE TERNY

Quelle horreur!

DE DURNANT

Il faut regarder les choses en face.

DE LUCÉ

Il ne se trouvera pas de Français pour subir une honte pareille.

DROUET

Vous croyez?

DE LUCÉ

J'en suis sûr, monsieur, j'ai été officier.

MOIRANS

C'est en tous cas une échéance bien lointaine; auparavant nous en verrons bien d'autres.

MADAME DE LUCÉ, à M^{me} Moirans.

Moi j'avoue que je n'ai plus confiance que dans un coup d'Etat.

MADEMOISELLE DE TERNY

Où dans un miracle peut-être.

Il n'y a pas de miracle dans une démocratie, mademoiselle.

MOIRANS, à Drouet.

C'est profond, ce que vous venez de dire là.

MADemoiselle DE TERNY, à M^{me} Moirans.

Avez-vous lu dans la *Gazette* ce qui s'est passé à Notre-Dame de la Roncière ?

MADAME MOIRANS

Cela m'a beaucoup impressionnée.

MADAME DE LUCÉ

Je songe à y faire un pèlerinage cet automne.

MADemoiselle DE TERNY

Quelle bonne idée !

MADAME DE LUCÉ

Ce qui m'arrête un peu, je l'avoue, n'est que cela doit sentir bien mauvais.

MADAME MOIRANS

Avez-vous remarqué les allusions qu'a faites l'abbé Jorette l'autre dimanche ?

MADemoiselle DE TERNY

C'est un merveilleux prédicateur, nous n'avons rien à envier à Paris.

Il a relevé des coïncidences qui m'ont bien frappée.

MADemoiselle DE TERNY

En Italie, le désastre de Messine, n'est-ce pas ? si ces misérables restent au pouvoir, il faudra s'attendre à des choses effrayantes.

MADAME DE LUCÉ

Qui sait si les inondations... (un silence effrayé, Clarisse se lève).

MADAME MOIRANS

Tu t'en vas déjà ?

CLARISSE

Je vais voir si M^{me} Amélie n'a besoin de rien.

MADAME MOIRANS

Monsieur l'abbé est auprès d'elle. (Clarisse se rassied, nerveuse.)

DE DORRANT

Les élections s'annoncent très mal. Ces fripouilles ne nous donneront pas leurs voix cette fois-ci (à Moirans). Vous, naturellement, vous n'avez rien à craindre, avec votre situation personnelle. Vous n'aurez même pas besoin de faire campagne.

MOIRANS

Vous croyez cela ? Vous croyez que je n'ai pas à offrir des tournées à mes électeurs ? eh bien ! je peux

vous dire que vous êtes loin de compte. Ce métier écumant, nul n'en est exempté. Quand je pense à l'abjection de cette beigue, il me semble que je ne pourrai plus... et que je ferais mieux de planter mes choux.

DE DURANT

Ne dites pas cela ; on a besoin de vous. C'est un sacrifice de plus que vous faites à la cause.

MOIRANS

Tout cela est si vain... si vain. Une bonne volonté contre toute cette marée montante... (il reste un moment pensif, l'œil fixe).

SCÈNE V

LES MÊMES, L'ABBÉ GRANDIN

L'ABBÉ GRANDIN

Je viens de passer aux côtés de cette sainte personne quelques minutes édifiantes.

CLARISSE, se levant.

Je vais aller un peu auprès d'elle ; elle n'aime pas rester seule. (Elle sort.)

L'ABBÉ GRANDIN, à M^{me} Moirans, pendant que les autres personnes causent.

J'ai eu l'agréable surprise de rencontrer à l'instant M^{me} Naudier ; je ne la savais pas auprès de vous.

MADAME MOIRANS

Thérèse est arrivée hier soir ; c'est un grand souci pour nous, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ GRANDIN

Les bruits qui sont parvenus jusqu'à moi auraient-ils quelque fondement ? est-ce que cette pauvre jeune femme...

MADAME MOIRANS

Cela n'est que trop vrai.

L'ABBÉ GRANDIN

J'espère qu'elle supporte au chrétienne les épreuves que la Providence...

MADAME MOIRANS

Hélas ! monsieur l'abbé...

L'ABBÉ GRANDIN

Le moment n'est guère favorable à un tel entretien.

MADAME MOIRANS

J'aurai grand besoin de vos conseils, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ GRANDIN

Ma modeste expérience est toute à votre service.

MADAME DE LUCÉ, se levant, à son mari.

Gaston, il est tard, nous ferions bien de songer au départ (l'aus se lève.)

voir ; nous serons si contents...

MADAME MOIRANS

Elle est si singulière !

L'ABBÉ GRANDIN

Elle m'a paru soucieuse tout à l'heure ; cette chère enfant aurait-elle quelque sujet de préoccupation ?

MADAME MOIRANS

Pas que je sache, monsieur l'abbé.

MOIRANS, avec inquiétude.

Vraiment, monsieur l'abbé, vous avez remarqué...

L'ABBÉ GRANDIN

Je puis me tromper.

MADemoiselle DE RIVES

Non, non, monsieur l'abbé a sûrement raison.

MADAME DE LUCÉ, à M^{me} Moirans.

Ne vous tourmentez pas ; à cet âge on est mélancolique pour peu de chose.

MADAME MOIRANS

Clarisse est si formée...

↑
NEU de TERNY. D'ach d'obéance de Clarisse p' elle
même nous voit ; nous serons si contents...

Mézidon m'a chargé de vous dire qu'il viendrait vous voir tout à l'heure.

MOIRANS, un peu sec.

Je crains de savoir pourquoi il vient.

MADAME MOIRANS, à mi voix.

Quel ennui ! est-ce qu'il faudra le retenir à dîner ?
(On se sépare, adieux et poignées de mains ; M^{me} de Moirans à M^{me} de Lucé, en la reconduisant :) Embrassez bien votre Yvonne pour moi ; Henri aurait tant voulu que vous l'améniez !

L'ABBÉ GRANDIN, à Moirans.

Ne soyez pas trop dur avec ce pauvre M. de Mézidon.

SCÈNE VI

MOIRANS, MADAME MOIRANS

MADAME MOIRANS

L'histoire de Thérèse a déjà fait le tour de la ville ; l'abbé était au courant.

MOIRANS

Pourquoi Clarisse était-elle soucieuse ?

MADAME MOIRANS

Je ne sais comment avoir raison de l'obstination de Thérèse.

MOIRANS

Clarisse ne connaît pas cette histoire? tu ne lui en as rien dit?

MADAME MOIRANS

Je ne lui en ai pas soufflé mot; il faudrait que ce fût Thérèse elle-même.

MOIRANS, *mol.*

Je le lui ai défendu.

MADAME MOIRANS

Tu ne peux pourtant pas empêcher Thérèse de se confier à sa sœur.

MOIRANS

Il n'y a plus d'intimité réelle entre elles, depuis le mariage de Thérèse.

MADAME MOIRANS

Qu'en sais-tu?

MOIRANS

Je m'en suis bien aperçu.

MADAME MOIRANS, *à part.*

Clarisse t'a fait des confidences?

MOIRANS

Cela n'a pas été nécessaire.

MADAME MOIRANS

Tu as la prétention de lire en elle?

MOIRANS

Je sais qu'elle n'a pas de secrets pour moi.

MADAME MOIRANS

Et pourtant tu ne t'expliques pas ses allures de tout à l'heure.

MOIRANS

Elle me dira ce qui en est, si je l'interroge.

MADAME MOIRANS

Mais l'interrogeras-tu?

MOIRANS

Je n'en sais rien.

MADAME MOIRANS

Tu feras bien de t'abstenir; si tu te heurtais à un refus ce serait par trop mortifiant pour toi. (Un long silence.) Et cette affaire de Thérèse... je suis sûre qu'elle a encore été chez maître Pigault.

MOIRANS

Si cela l'amuse.

MADAME MOIRANS

Tu ne prends pas sa décision au sérieux?

Pas une minute. En me bravant elle sait à quoi elle s'expose.

MADAME MOIRANS

Tu es terrible, Roger... La voici.

SCÈNE VII

LES MÊMES, THÉRÈSE

MOIRANS

As-tu raconté à ta sœur ce que je t'avais ordonné de lui faire ?

THÉRÈSE

Je n'ai pas encore pu causer seule avec elle ; ce soir elle saura tout.

MOIRANS

Alors tu as l'intention bien arrêtée de me braver ?

THÉRÈSE

Pourquoi ne doit-elle pas connaître mon malheur ?

MOIRANS, avec mépris.

Ton malheur !... Tu ne réponds pas à ma question.

THÉRÈSE

J'attends qu'on m'explique cette interdiction.

MOIRANS

Je n'ai pas à justifier mes ordres.

THÉRÈSE, à sa mère.

Quel tyran !

MOIRANS

Tu ne m'impressionnes pas. Si Clarisse est mise par toi au courant de ces saletés, je t'annonce que tu ne resteras pas ici.

THÉRÈSE

Tu as bien trop peur du scandale... Je ne le crains pas.

MADAME MOIRANS

Mais écoute-moi un instant, Roger ; cette petite apprendra tôt ou tard...

MOIRANS

Peu importe ; je la sais vibrante ; elle réagit d'une façon profonde, mystérieuse. L'histoire de sa sœur pourrait l'ébranler d'une façon décisive, la dégoûter du mariage, que sais-je ?

THÉRÈSE

Tu la veux ignorante alors ? il faut qu'elle arrive au mariage comme un petit enfant ?

MOIRANS

Je ne crains rien pour elle. L'homme qu'elle épousera...

Tu le connais ?

MOIRANS, continuant.

... Quel qu'il soit, ne ressemblera pas à celui dont tu te plains. D'ailleurs ne t'avait-on pas prévenue ? C'est toi qui as voulu l'épouser.

THÉRÈSE

Je le reconnais, je me suis trompée... je l'ai payé assez cher, ma faute (elle pleure).

MOIRANS

Ces larmes ne m'attendriront pas.

MADAME MOIRANS

Roger !

MOIRANS

Une faute comme la tienne ne se paye pas, elle s'expie.

MADAME MOIRANS

Tu es dur.

THÉRÈSE

Alors pendant toute mon existence je devrai me traîner à la suite de ce misérable parce que...

MOIRANS

Il t'est permis de te séparer de lui.

Et puis quoi ? végéter comme une vieille fille qui n'est plus même ignorante, qui sait ce que peut être l'amour !

MOIRANS

Tes regrets me répugnent.

THÉRÈSE

Tout cela pour ne pas déranger la belle ordonnance de ta vie, pour qu'il ne soit pas dit : « Vous savez, le fameux catholique ? il a une fille divorcée. » C'est de l'égoïsme, c'est monstrueux.

MADAME MOIRANS

Thérèse, tu le sais bien, que la religion...

THÉRÈSE

Ce n'est pas une religion.

MOIRANS

C'est la nôtre.

THÉRÈSE

Ce n'est pas une religion, c'est une prison.

MOIRANS

C'est une sauvegarde, la seule contre la bestialité.

THÉRÈSE

Je divorcerai.

MOIRANS

Soit, mais tu ne nous reverras pas.

THÉRÈSE

Une délivrance de plus.

MADAME MOIRANS

Thérèse ! peux-tu parler ainsi ?

THÉRÈSE

J'en ai assez ! Assez longtemps on m'a traitée ici comme la ratée ; tout a été pour elle...

MADAME MOIRANS

Thérèse, l'ai-je sacrifiée ?

THÉRÈSE

Toi, ça ne... (elle s'arrête). Mais lui, a-t-il cherché à la dissimuler, sa préférence ? C'est surtout depuis mon opération... et cela... cela je ne puis pas le pardonner.

MADAME MOIRANS

Thérèse, tu sais bien que c'est faux.

THÉRÈSE

Non, ce n'est pas faux. Je me rappelle le regard avec lequel il m'a accueillie lorsque je suis descendue pour la première fois ; un regard si dédaigneux, si cruel !

MADAME MOIRANS

Thérèse, tu sais pourtant combien nous avons tous été malheureux.

THÉRÈSE

Une femme qui n'aura jamais d'enfants, pour lui cela ne comptait plus.

MADAME MOIRANS

Roger, dis que c'est faux.

MOIRANS

Je n'ai pas à me disculper... Ce sont de vieilles histoires sur lesquelles il n'y a pas à revenir. Une chose est sûre : entre ce que Thérèse appelle la vie, l'amour (avec un frisson de dégoût), l'amour, et nous, il faut qu'elle choisisse. (Il sort.)

SCÈNE VIII

MADAME MOIRANS, THÉRÈSE

MADAME MOIRANS

Ma pauvre enfant, je te plains de tout mon cœur.

THÉRÈSE

Je ne veux pas qu'on me plaigne. Mon parti est pris. Vous ne me reverrez plus.

Thérèse, avant de rien décider, promets-moi une chose.

THÉRÈSE

Quoi, maman ?

MADAME MOIRANS

Une petite chose. Je n'ai pas été une mère bien exigeante, conviens-en.

THÉRÈSE, avec un pâle sourire.

C'est vrai.

MADAME MOIRANS

Tu souris... Ne sais-tu donc pas que c'est moi qui ai été la plus malheureuse ici ?

THÉRÈSE

Ne dis pas cela, maman. Il y a des choses dans la vie que je sais que tu ne soupçonnes pas. Père peut être un méchant homme, ce n'est pas un... (elle s'arrête).

MADAME MOIRANS

Il n'y a rien de pire que ce qu'a été ma vie : être traitée comme une chose, comme un zéro...

THÉRÈSE

Après de ce que moi j'ai connu, c'est encore du bonheur. (Du silence.)

Ma petite... laisse-moi l'envoyer l'abbé Grandin, je suis sûre qu'il le convaincra. La vie ne t'a pas changée à ce point. Je me rappelle, quand tu étais petite, au catéchisme, tu étais toujours parmi celles qui répondaient le mieux.

THÉRÈSE

Ma pauvre maman, que veux-tu que je le dise ?

MADAME MOIRANS

Nous autres... le malheur nous donnait plus de foi, plus de religion... et toi... on dirait que c'est le contraire.

THÉRÈSE

Maman, je ne sais rien de l'autre vie, je ne veux rien en savoir. Je sais que je suis une malheureuse femme.

MADAME MOIRANS

Ma petite... la Providence doit savoir ce qu'elle fait.

THÉRÈSE

La Providence... (elle a une espèce de rire hystérique). Eh bien ! elle n'est pas dégoûtée, la Providence, et elle foure son nez dans de drôles de choses... La Providence... Non, vois-tu, je ne peux pas croire cela. Et alors aller sacrifier ma vie, sans savoir pourquoi ; renoncer à tout de choses... Qu'est-ce

que cela peut lui faire à Dieu ?... s'il existe... Je ne suis pas, on peut encore m'aimer... je ne suis pas encore vieille... un homme bon... je ne demande pas qu'il soit très intelligent

MADAME MOIRANS

Tu as raison, va ; les hommes trop intelligents...

THÉRÈSE

Tu ne peux pas savoir, maman ; à cette seule idée qu'un homme pourrait encore me dire des choses... des choses tendres... je... (elle éclate en sanglots).

SCÈNE IX

LES MÊMES, CLARISSE

CLARISSE

Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi Thérèse pleure-t-elle ?

MADAME MOIRANS

Ce n'est rien... un peu de nervosité.

CLARISSE

Maman, il ne faut rien me cacher ; je veux savoir pourquoi Thérèse pleure.

MADAME MOIRANS

Tu as raison

CLARISSE

C'est comme ses lettres... vous ne m'avez pas laissée les regarder. Pourquoi ? Je ne peux pas vivre dans cette atmosphère... Le mensonge (elle porte la main à sa poitrine)... Il me semble que j'étouffe.

MADAME MOIRANS

Je t'assure, ma chérie, il ne faut pas nous interroger.

CLARISSE

Pourquoi ? Je n'ai jamais vu Thérèse ainsi (à sa sœur). Thérèse, toi, réponds-moi. (Thérèse fait signe qu'elle ne peut pas). Qu'ai-je fait pour que personne n'ait plus confiance en moi ? (Ses mains se tordent.)

MADAME MOIRANS

Ton père nous a défendu...

CLARISSE

Lui, défendu ?

SCÈNE X

LES MÊMES, MOIRANS

CLARISSE

Père, est-ce vrai que tu as défendu qu'on me dit la vérité ?

MOIRANS

Ma chérie... C'est pour ton bien...

CLARISSE

Ce n'est pas possible. Je ne suis plus une enfant. Ce qui est mon bien, personne ne peut le savoir pour moi, pas même toi.

MOIRANS

Clarisse... tu es encore si jeune...

CLARISSE

Ce sont des phrases de maman ; tu ne devrais pas...

MOIRANS

Et je croyais que tu avais confiance en moi. A la première épreuve cette confiance me fait défaut.

CLARISSE

Cette confiance, tu en abuses en me la demandant.
(Un silence.)

MOIRANS

Écoute...

CLARISSE

Père, dis-moi la vérité... (avec remords) pardon !

MOIRANS

Ta sœur a consulté un médecin. Tu sais, cette opération qu'elle a subie l'an dernier...

CLARISSE

Eh bien ?

MOIRANS

Eh bien ! elle a laissé des traces telles... que Thérèse n'aura jamais d'enfants.

CLARISSE

Jamais d'enfants !

MOIRANS

Jamais. Comprends-tu maintenant ?

CLARISSE

Thérèse ! (Elle l'embrasse.) Ma pauvre Thérèse ! comme je te plains ! (un silence, elle pleure) ... jamais d'enfants... c'est affreux... nous qui en parlions si souvent autrefois... ainsi je ne serai même pas tante Clarisse... les enfants d'Henri, ce ne sera pas la même chose (elle sanglote).

MOIRANS, inquiet.

Tante Clarisse ? que veux-tu dire ?

CLARISSE

Ma pauvre, pauvre Thérèse ! Mais pourquoi me l'avoir caché ?

MOIRANS

Je te voyais déjà si lasse, si souffrante...

CLARISSE

J'avais le droit de partager une telle peine. Et c'est depuis ces jours-ci seulement ? Comment ne l'a-t-on pas vu tout de suite après ?

Je ne peux pas te l'expliquer... ce sont des questions trop techniques.

CLAUSSIE

Et ton mari, Thérèse... (à ses parents). Laissez-moi parler seule avec elle, je vous en prie.

MOIRANS, à Thérèse, à part.

Tu te rappelles !

MADAME MOIRANS, bas, à Thérèse.

Ma chérie, je t'en prie... pour moi... fais-le pour moi.

THÉRÈSE

Je verrai. (Elle sort avec Clarisse.)

SCÈNE XI

MOIRANS, MADAME MOIRANS, puis PIERRE

MADAME MOIRANS

Roger, tu n'aurais pas dû... tôt ou tard elle saura qu'il y a autre chose ; elle ne te pardonnera pas de l'avoir trompée.

MOIRANS

A moi elle le pardonnera... (avec angoisse). Mais que voulait-elle dire ?

Bonjour, Madame.

MOIRANS

Je crois que vous serez content de votre malade, docteur. La dernière nuit a été très bonne ; elle reprend de l'appétit.

PIERRE

Elle a un fond de santé très solide. Sans cela elle n'aurait pas résisté.

MADAME MOIRANS, à Pierre.

Voulez-vous me suivre, docteur ? (Elle sort avec lui.)

SCÈNE XII

MOIRANS, reste seul, préoccupé.

Une femme de chambre annonce : M. de Mézidon.

MOIRANS

Faites entrer.

DE MÉZIDON

Bonjour, mon cher député. J'espère que l'abbé n'avait pas oublié de m'annoncer ?

MOIRANS

Non, non, je vous attendais.

... vous a permis de vous tenir de votre remarquable discours, et puis aussi...

MOIRANS

Épargnez-vous les circonlocutions, cher Monsieur ; je crois avoir deviné ce que vous venez me demander.

DE MÉZIDON

Il n'y a pas à dire : vous êtes un homme épantant. Eh bien oui, mon cher député, je viens vous demander de bien vouloir intervenir à la Chambre sur un point qui me, qui nous touche tous de très près. Je veux parler des scandaleuses arrestations d'aujourd'hui. Vous avez vu la liste de ces malheureux jeunes gens. Le jeune de Chézy, le petit Laroque, non neveu Bernard, mon petit cousin de Landricourt, enfin les meilleurs... tous des vaillants !

MOIRANS

Vous en parlez comme de soldats tombés sur le champ de bataille.

DE MÉZIDON

Ne remarquez-vous pas que de nos jours la rue devient un champ de bataille ?

MOIRANS

Ce n'est pas là un fait très nouveau, seulement jusqu'ici vous auriez rougi de vous commettre sur ce terrain.

DE MÉZIDON

Je tenais d'abord à vous féliciter de votre remarquable discours, et puis aussi...

Est-ce notre faute si la gueuse nous y force ? Mais la question n'est pas là. Il faut, mon cher député, que vous vous chargiez, sinon d'interpeller le gouvernement...

MOIRANS

Alors ces braillards vous intéressent ? vous trouvez qu'il y a de l'héroïsme à aller cracher sur le buste de ce pauvre Kellner ?

DE MÉZIDON

Ne me parlez pas de ce gâteux.

MOIRANS

... En poussant des cris de fauve, et de pocher un œil à un malheureux agent ?

DE MÉZIDON

Vous attendriez-vous sur les fies maintenant ? Je prétends, moi, que ces braillards, comme vous dites, ce sont des vaillants ; ils n'ont pas le choix des moyens.

MOIRANS

Le silence vaudrait mieux qu'une manifestation aussi puérile.

DE MÉZIDON

Puérile ! puérile ! n'empêche qu'ils sont bel et bien entrés à l'heure qu'il est.

et le confort des prisons de la République.

DE MÉZIDON

Enfin il paraît qu'on n'y est pas si bien que cela. Et puis la question n'est pas là. Chacun est libre de manifester ses opinions, nos ennemis le prétendent du moins.

MOIRANS

Vous allez citer Venillot, je vous vois venir.

DE MÉZIDON

Je ne sais pas qui c'est. (Moirans dissimule difficilement un soufre.) D'ailleurs vous n'hésitez plus quand vous saurez que ces drôles ont arrêté l'abbé Guénard.

MOIRANS

L'abbé Guénard ? celui qui a été curé de Saint-Anselme ?

DE MÉZIDON, triomphant.

Parfaitement.

MOIRANS

Tiens ! rien ne m'a jamais fait autant de plaisir que cette arrestation.

DE MÉZIDON

Hein ? vous vous réjouissez qu'on ait coffré ce saint homme ?

252

MOIRANS

Je me souviens de vous avoir entendu dire
"gagner du confort en prison de la République".

MOIRANS

Saint homme ! laissez-moi rire ; un vieux fourbe qui ne croit à rien.

DE MÉZIDON

Permettez.

MOIRANS

Qui ayant eu dans l'Eglise les plus vilaines histoires, de celles qu'on préfère taire, s'est jeté à corps perdu dans la politique — quelle politique ! C'est l'homme qui tous les vendredis écrit dans *l'Étendard* des articles qu'il ne signe pas, pour dénoncer les infamies privées de l'adversaire...

DE MÉZIDON

On se bat comme on peut.

MOIRANS

... L'homme qui donne audience aux domestiques et leur paye comptant leurs racontars ; l'homme qui confesse les maîtresses de nos bons socialistes quand elles se croient mourantes, et leur extorque moyennant une réduction de purgatoire des confidences qu'il publie le lendemain. Et on a arrêté ce vilain singe ? vive la République !

DE MÉZIDON, pincé.

Peut-être votre attitude changera-t-elle quand vous saurez qu'on est très tourmenté en haut lieu

253

... sous entretenu un moment
tout à l'heure m'a confié que Monseigneur a pour
l'abbé Guénard la plus haute estime, et que l'on
compte sur vous pour obtenir...

MOIRANS

Sur moi ? sur moi ? mais c'est de la démen-
ce ! est-ce que cela me regarde ? est-ce qu'il m'appar-
tient de libérer l'abbé Guénard ? Qu'est-ce que
cela signifie ?

DE MÉZIDON

Vu le crédit dont vous disposez à la Chambre...

MOIRANS

Vous vous imaginez que j'obtiendrais un vote de
blâme ? vous êtes candide.

DE MÉZIDON, se levant.

Cela suffit. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à
ce qu'une requête si naturelle fût accueillie de la
sorte. Et je ne serai pas le seul à être surpris de la
façon brutale dont vous l'avez repoussée.

MOIRANS, se calmant un peu.

Mais comprenez donc que je ne peux pas me so-
lidariser avec ces évergumènes.

DE MÉZIDON

Ce mot manquait.

254

la Paroisse de Saint-
François avec peu de
suis entretenu un moment

MOIRANS

Il n'y a rien, vous m'entendez, rien de commun
entre moi et ces polissons.

DE MÉZIDON

Je croyais, monsieur, qu'il y avait entre vous et
ceux que vous appelez ces polissons deux liens :
l'amour de la France et l'amour de Dieu.

MOIRANS

L'amour de Dieu !

DE MÉZIDON

Ces vaillants (Moirans a un sourire ironique, de Mézidon
fronce les sourcils), ces vaillants sont les très humbles
serviteurs de l'Eglise, monsieur, il convient de ne
pas l'oublier. L'Eglise approuve leur zèle.

MOIRANS

Si vous parlez de quelques prêtres fanatiques...

DE MÉZIDON

Monsieur le Député, vous vous oubliez ; vous
traitez Monseigneur de prêtre fanatique. Je veux
ne garder aucun souvenir de ces paroles, et les
attribuer à je ne sais quelle démen- ce d'une heure.

MOIRANS

Libre à vous. (Un silence.)

255

Et maintenant que nous sommes de nouveau calmes tous les deux, expliquez moi, mon cher député, ce qui vous a pris. Savez-vous qu'un adversaire n'aurait pas parlé autrement ?

MOIRANS

Un adversaire de quoi ?

DE MÉZIDON

Vous me comprenez fort bien. Reconnaissez que par un de ces caprices que vos amis constatent parfois chez vous, vous venez de prendre plaisir à parler comme le feraient vos pires ennemis. Reconnaissez que vous vous plaisez de temps à autre à nous tromper par vos boutades sur vos véritables sentiments.

MOIRANS

Que savez-vous de mes sentiments ?

DE MÉZIDON

Sur vos véritables convictions, si vous préférez.

MOIRANS

Que savez-vous de mes convictions ? (Un silence ; croisant les bras). Alors vous prétendez me connaître, vous prétendez m'enfermer entre les quatre murs de votre dogmatisme ?

PIERRE, entrant.

Pardou.

Reslez, mon ami. (A de Mézidon.) Vous avez cette prétention de prendre la mesure de ma pensée et de me dire : « Ici vous exagérez, là vous n'êtes pas sincère. » Que savez-vous de moi que ce que j'ai bien voulu manifester ? Vous vantez-vous de posséder un flair spécial ?

DE MÉZIDON

Allons, il vaut mieux que je parte.

MOIRANS

Mon pauvre Monsieur de Mézidon, vous avez perdu quelques illusions sur la simplicité de ma nature.

DE MÉZIDON

Je croyais en entrant ici, et je crois encore, que vous prenez un étrange plaisir à dérouter, oui monsieur, à dérouter vos amis.

MOIRANS

Eh bien ! cher Monsieur, continuez à le croire, cela m'est égal.

DE MÉZIDON

Permettez.

MOIRANS

Je n'ai pas voulu vous blesser ; tenez, je m'excuse de ce que je viens de dire. J'étais un peu énervé. Sans rancune, n'est-ce pas ?

SCÈNE XIII

MOIRANS, PIERRE

MOIRANS

Des excuses à cet imbécile, cela ne tire pas à conséquence, et cela lui a fait tant de plaisir!

PIERRE

Je voulais seulement vous dire, monsieur, que votre gouvernante va vraiment très bien; il n'y a plus aucune préoccupation à avoir.

MOIRANS

Mon ami, écoutez... Vous avez dû être stupéfait tout à l'heure en m'entendant.

PIERRE

Cela ne me regarde pas. (Il veut s'en aller.)

MOIRANS

Restez. Vous n'avez pas à être si discret. Mon ami, asseyez-vous.

PIERRE

Je ne me sens pas le droit de vous écouter. En ce moment vous désirez vous confier à moi... Cela *semble d'abord, oui. Et puis après on regrette.*

Non, je sais maintenant qu'il y a un voile qui recouvre toute une partie de votre pensée, je vous demande de ne pas le soulever.

MOIRANS, étonné.

Pourquoi?

PIERRE

Je ne puis l'expliquer. Il me semble que nous ne devons pas être intimes. Je ne vous comprendrais pas... Je crois que je ne suis pas assez intelligent, voyez-vous. Souvent déjà j'ai pressenti que votre vie réelle était très secrète et qu'un jour il vous prendrait fantaisie de... Mais il ne faut pas, je vous assure.

MOIRANS

Mon ami, je ne vous comprends pas.

PIERRE

C'est qu'il m'est arrivé une fois une chose analogue; j'ai fait des confidences à quelqu'un que je croyais digne de les écouter. Je lui ai ouvert mon cœur, ma pensée, tout... Je me rappelle, c'était une nuit, à l'étranger; il faisait beau. J'ai parlé longtemps; et quand je me suis tu j'ai vu qu'il n'avait pas compris; cela fait très mal.

MOIRANS

Je sens pourtant que vous comprendrez. C'est très ridicule ce que je vais vous dire... un homme

fin

draus que vous fussiez pitié de moi, Pierre. Je suis très seul, je suis horriblement seul. Tous ces gens qui étaient là tout à l'heure — vous ne les avez pas vus — ils sont si loin, et il faut leur parler comme s'ils étaient tout près. On ne se représente pas, voyez-vous, ce que peut être cette solitude-là ; elle rend très méchant ; il y a des moments où je sais que je suis méchant ; et puis je m'en veux ; et puis il me semble que j'ai eu raison de l'être. Nous ne savons pas de quoi nous devons être fiers. Il me semble quelquefois que je suis comme un homme qui aurait de grands trésors et qui voudrait trouver ce qu'il a de plus précieux ; et à chaque objet tiré il se dit que ce n'est pas cela et que cela ne vaut rien. Oui, je vous parle, et vous n'écoutez peut-être même pas ce que je vous dis, mais c'est bon de parler... Je vous promets que je ne chercherai pas à savoir si vous avez compris. Nos gestes et nos paroles tombent dans l'inconnu, toujours.

PIERRE

Et l'on vous croit heureux !

MOIRANS

Il y a des moments où je me crois heureux ; je ne sais pas : je suis peut-être heureux. Cette inquiétude même que vous ne connaissez pas — cette fièvre — je ne pourrais pas m'en passer ; c'est comme le pouls de l'intelligence.

↑ *dejà voir d'un jeune homme comme vous... je vois -*

Mais pourquoi... pourquoi cette inquiétude... qui avez cette chance d'avoir une foi pour laquelle vous luttez, pour laquelle vous vous donnez ? cette chance, ah ! si je l'avais eue ! Vous avez un programme, vous avez un parti. Vous n'êtes pas comme nous autres amorphes qui savons à peine ce que nous voulons, à peine ce que nous croyons. Vous êtes enviable, ah ! combien !... si j'avais eu tout cela, vous imaginez-vous que j'aurais accepté ce pis-aller lamentable de soigner des corps, de remonter des mécaniques ? Nos ballottements, nos incertitudes, vous ne les avez pas connus.

MOIRANS

Je ne les ai pas connus ? mon pauvre enfant, le croyez-vous ? Mais la vie de ma pensée n'a été qu'une danse sur la corde tendue, avec le vertige de tous côtés, le vertige de la liberté toujours en péril... Ainsi vous me croyez inféodé à un parti, aggloméré, comme une pierre encastrée dans un mur ? Et cette foi que vous me prêtez, elle serait en moi un don naturel, une propriété... je croirais comme on digère ? vous pensez cela ? Vous vous imaginez que jamais mon esprit n'a voyagé vers les sommets dangereux, vers l'autre côté de la vallée, là où tout ce qu'on affirmait semble insensé, où tout ce qu'on niait semble plausible ?

PIERRE

Vous pensez détenir la vérité — que vous avez batté ou non pour la conquérir...

PIERRE

MOIRANS

Quelle vérité ? celle d'hier, celle d'aujourd'hui, celle de demain, ou bien la loi hypothétique et vague qui les relie ? Vous me croyez hypnotisé par je ne sais quel credo puéril où se condenserait pour moi toute la sagesse des siècles passés et des siècles à venir ? Hélas ! heureux ceux qui n'ont pas eu la notion de l'histoire, heureux ceux qui n'ont pas médité au bord de quelque fleuve le *πρωταρχα* du sage antique. Tout s'écoule, et les idées elles-mêmes ; elles ne sont plus ces modèles éternels, ces types immuables vers lesquels s'efforçait toute âme bien née et qui souriaient indulgemment à ses efforts. Tout s'écoule.

PIERRE

Comment pouvez-vous agir, si vous croyez cela ?

MOIRANS

Voudriez-vous donc que je m'immobilise dans la contemplation morte et désespérée de cet éternel devenir, de cette fuite éperdue vers on ne sait quel néant, ou ne sait quel écolasticisme misérable, où tous les rêves, où toutes les pensées s'annihileraient en un ultime chaos ? dites, le préféreriez-vous ?

PIERRE

Chaque jour vous affirmez ; comment pouvez-vous affirmer, si vous ne croyez pas ?

MOIRANS

Qu'est-ce que la croyance sinon l'affirmation même !

PIERRE

Je ne puis vous suivre : vous-même n'iez la vérité.

MOIRANS

Qu'est-ce que la vérité d'une croyance ? Pensez-vous donc qu'on croie à Dieu et à l'immortalité comme on croit à l'existence des habitants de Mars ? pensez-vous qu'au regard privilégié de la foi les portes du ciel visible s'entr'ouvrent, et que se déploie je ne sais quel pays d'éternelles aurores où tournoieraient les anges ?... (Avec un mépris profond.) Pour les humbles, oui, pour les simples, peut-être est-ce cela ; peut-être chez les âmes déshéritées et les pauvres intelligences l'espoir fait-il éclore ces mirages ; peut-être situent-elles le royaume du ciel au delà de notre monde, en quelque lieu impensable et pourtant spatial... (un silence). Mais sur les sommets ardues nulle vision ne fleurit. La foi véritable surmonte l'illusion de l'objet ; elle sait qu'il n'est pas de roc tangible auquel les hautes pensées se heurtent. Nos pensées sont à elles-mêmes leur seule réalité ; elles se refusent à se suspendre aux terrasses interdites d'un monde.

PIERRE

Où vous voyez une victoire je ne vois qu'un sophisme ; et je songe à ceux qui vivent de vos paro-

les, à ceux qui viennent se réchauffer au contact de la foi qu'ils vous prêtent et que vous ne possédez pas.

MOIRANS

Vous n'avez pas le droit de parler ainsi. Croire, ce n'est pas savoir, ce n'est pas imaginer, ce n'est pas même supposer : c'est aimer. Sans doute il n'y a que des images qui passent au fond d'une chambre obscure, et qu'acclament au passage les enthousiasmes humains, comme des enfants surexcités à qui l'on montre la lanterne magique. Mais parmi ces images, s'il en est d'ignobles et qui sont faites pour le music-hall, il en est d'autres qui sont divines et qui méritent d'être adorées. Elles passent comme les autres et comme les autres sont vaines, et c'est une victoire de le comprendre ; il n'en est aucune qui mieux qu'une autre reflète cette terre de par delà les étoiles vers laquelle montent nos pauvres songes ; il n'en est aucune où s'exprime comme en un tangible symbole le sens ultime en lequel notre entendement impuissant voudrait condenser l'univers. Il faut les aimer pour elles-mêmes, ces images adorables et fugitives. La croyance ce n'est que cela : l'adhésion de toute l'âme, l'adhésion fervente à un beau rêve qu'on sait n'être qu'un rêve.

PIERRE

Mais pour ceux qui vous entendent vous savez bien que c'est autre chose ; vous savez bien qu'ils n'attachent pas aux vocables dont vous vous servez ce sens subtil et transposé.

MOIRANS

Qu'y puis-je ? et est-ce ma faute si les pensées ne communiquent pas ?

PIERRE

Avouez-le donc, que vous abusez de cet isolement des âmes pour les leurrer.

MOIRANS

Je vois que vous ne comprenez si mal ! Dans cette foi qui est la mienne vous ne voyez qu'une jonglerie dialectique ou le jeu abstrait de mon orgueil ; alors qu'elle est pour moi une exigence et un besoin... Souvent aux heures d'angoisse j'ai vu flotter devant moi un paysage... tenez, celui-ci à peu près... une vieille ville presque engourdie tandis que le soir meurt. Par delà la rivière dont s'éternise entre les berges le murmure calmant, on entrevoit des clochers et des tours. Tout appartient au passé, au souvenir, à la prière, et l'âme s'agenouille avec remords au bord de ce paysage.

PIERRE

Ce n'est qu'une impression lyrique...

MOIRANS

Mais qui peut suffire pour former une âme. Je me souviens d'une heure que j'ai passée seul quand j'avais douze ans dans un pauvre cimetière de village, l'église était délabrée et les croix tombaient en ruines. Je me souviens de cette griserie de mort.

PIERRE

Il me semble que je devine maintenant ce que peut être votre vie ; c'est bien cela, oui : la danse sur la corde raide. L'esprit ne s'affranchit pas de ce que vous appelez l'illusion de l'objet, pas plus que le corps ne s'affranchit de la pesanteur. Ne le niez pas, qu'à certaines heures cette vieille question du vrai et du faux ne s'impose à vous.

MOIRANS

Il m'a fallu vingt ans pour obtenir qu'elle ne m'assaille plus.

PIERRE

Vous n'en avez pas triomphé... Pardon d'affirmer ainsi... L'adhésion fervente à un rêve, disiez-vous. Mais vous-même alors ne reconnaissez-vous pas qu'il y a autre chose, une réalité ?

MOIRANS

Il n'y a que d'autres images, et qui me font horreur. La montée millénaire avec le singe au sommet, et les fiondes rouges demain parmi l'odeur des abattoirs... Car elles viendront ; j'en suis sûr, plus sûr même qu'eux tous. J'entends déjà leurs clameurs (Elle cache la figure dans les mains). Avoir retardé cela fût-ce d'une heure, ce serait assez déjà.

PIERRE

En luttant contre elle, vous-même la confessez cette vérité détestable, et cette montée millénaire

contre laquelle vous vous insurgez, pouvez-vous l'empêcher d'avoir été ?

MOIRANS

Être arrivé ! devoir arriver ! cela suffit-il à vos yeux pour faire une vérité ? Une vérité ! il faudrait que ce fût quelque chose qui pût envelopper le monde et moi-même ! qu'est-ce qu'une vérité que je puis dépasser en la niant ?

PIERRE

Et pourtant, si la faule vous lapide, vous serez la victime de cette vérité que vous niez ?

MOIRANS

Croyez-vous donc que la vérité se prouve par la force brutale ? il y a plus d'être dans ma foi que dans le geste d'une foule, contre elle il ne peut rien... Et puis, voyez-vous, à l'instant je n'étais pas sincère. Quand même elle serait, cette vérité cosmique, que vaudrait-elle pour moi, puisque je n'aurais pas eu à la choisir ? Je suis de ceux qui n'ont jamais su recevoir. (Un silence.)

PIERRE

Qui oserait vous juger ? Ce mot vous fait sourire, et vous avez raison. Peut-être mes scrupules et mon effroi ne sont-ils que le signe de ma faiblesse... Peut-être. Et pourtant je ne sais pas. Le meilleur de mon admiration va à d'autres que vous... à ces humbles même que vous méprisez.

MOIRANS

Envions-les, mais ne les admirons pas : ils n'ont pas connu les tentations de l'intelligence, et ce sont les seules qui valent qu'on leur résiste. Ceux qui confessaient encore leur foi dans l'angoisse des derniers supplices, ils sentaient fraîchir dans l'ardeur des bûchers les brises des jardins éternels, au-dessus des foules homicides ils entendaient chanter les bienheureux. Médiocre est le courage qu'alimentent de telles certitudes !

PIERRE

Le courage est-il tout ?

MOIRANS

Au delà d'une liberté qui s'exerce dans l'absolu, il n'y a plus que le vide.

PIERRE

A votre danse vertigineuse, il me semble que je préfère encore ma médiocre vie, à vos sublimes dangers mes pauvres risques.

MOIRANS

Je n'ai pas cherché à vous convertir ; le prosélytisme n'est guère mon fait (il regarde devant lui.) Pardon : voyez-vous, je viens de sentir que vous aviez raison ; notre solitude est en nous... Que pouvez-vous penser de moi ? je ne le saurai jamais ; vous me le diriez, que vos paroles même en tom-

mieux que vous n'exprimiez pas ce que je lis sur vos lèvres. Ce serait douloureux, vous comprenez.

PIERRE

Êtes-vous vraiment si seul ? votre plus jeune fille...

MOIRANS

Clarisse ? que sait-on ? j'ai espéré, oui... sans elle, sans la joie de la voir grandir et rayonner, je serais devenu... je ne sais pas... une pauvre loque, une épave de l'intelligence. Mais elle est si secrète, si fermée.

PIERRE, ému.

Oui.

MOIRANS

Je pressens en elle un tel inconnu.

PIERRE, baissant la voix.

On ne peut lire au fond de ses yeux. (Muirans le regarde.)

CLARISSE, entrant, très pâle

Père... Ah ! pardon.

PIERRE, se levant

Restez, mademoiselle.

MOIRANS

Qu'y a-t-il ?

CLARISSE

Ce n'est rien. Je reviendrai. (Elle sort.)

PIERRE

Elle ne semble pas forte.

MOIRANS

Elle a été fatiguée ces temps-ci.

PIERRE, profondément.

Il faut beaucoup le ménager.

MOIRANS

Mon ami, regardez-moi. (Pierre détourne son regard.)
Pourquoi ne me l'avez-vous pas que...

PIERRE

Ce serait une folie. Elle ne peut pas m'aimer.
(Il se lève.)

MOIRANS

Pourquoi partez-vous ?

PIERRE

Je ne peux pas... je ne peux pas. (Il sort.)

SCÈNE XIV

MOIRANS, puis CLARISSE

(Moirans reste pensif, le menton dans la main.)

CLARISSE, survenant.

Père, pourquoi m'as-tu trompée ?

MOIRANS

Je ne t'ai pas trompée ; tout ce que je t'en ai dit
est vrai.

CLARISSE

Inutile de dissimuler. Thérèse m'a tout dit.

MOIRANS

Malgré ma défense ? ah... (il a un geste violent.)

CLARISSE

Il ne faut pas lui en vouloir. C'est moi qui ai
insisté.

MOIRANS, amèrement.

Ainsi tu ne me croyais pas ?

CLARISSE

J'ai bien senti que tu ne m'avais pas tout dit.

MOIRANS

Alors elle a été assez infâme pour te raconter...

CLARISSE

Pourquoi ne devais-je pas savoir? (Avec candeur.) Il me semble qu'elle ne m'a rien appris. Et puis... on n'a pas le droit d'ignorer ces choses...

MOIRANS

Tu ne comprends donc pas que je voulais te préserver de ce contact; j'aurais tant aimé que jamais rien de cela ne t'effleurât. La pureté d'âme est une chose si précieuse.

CLARISSE

Cela s'appelle-t-il de la pureté de ne rien comprendre... et faut-il souhaiter passer à travers la vie sans rien voir? Ah! tu n'avais pas à en décider à ma place; père, tu m'as blessée, plus profondément que je ne peux dire.

MOIRANS

Tu es encore très jeune, il fallait bien décider pour toi.

CLARISSE

Heureusement bientôt... (Moirans la regarde avec inquiétude). Et maintenant que va-t-elle devenir?

MOIRANS, avec éproh.

Est-ce que vous avez discuté son avenir ensemble?

CLARISSE

De quel ton tu dis cela! Père, il m'est arrivé de

MOIRANS, douloureusement.

T'ai-je donné lieu d'en douter?

CLARISSE

Il ne s'agit pas de moi; père, l'esprit de charité est-il en toi?

MOIRANS

Fais-moi grâce de ce verbiage, tu n'es pas un prêtre.

CLARISSE

Je te trouve changé aujourd'hui (ses yeux se remplissent de larmes); tu ne m'avais jamais parlé ainsi.

MOIRANS

Ma petite, je n'ai pas voulu te faire de peine, tu le sais bien... Alors elle t'a dit qu'elle veut divorcer?

CLARISSE

Pourquoi te lui défends-tu?

MOIRANS

Tu ne sais donc pas que c'est un péché, que le mariage est indissoluble?

CLARISSE

Thérèse n'est pas croyante, elle me l'a dit.

MOIRANS

Mais si pour nous autres c'est un péché, n'est-ce pas notre devoir de nous y opposer? (Clarisse le regarde.) Pourquoi me regardes-tu ainsi?

CLARISSE

Je ne suis pas. C'est le ton dont tu as dit cela.

MOIRANS

En divorçant elle encourt la damnation. N'avons-nous pas le devoir...

CLARISSE

Dieu lit au fond des cœurs ; si Thérèse a la volonté de divorcer, peu importe qu'on l'empêche de le faire.

MOIRANS

Ce que tu dis là est puéril ; demande à n'importe quel prêtre... A ce compte-là nous serions tous criminels.

CLARISSE

Nous sommes tous criminels.

MOIRANS

C'est entendu... le péché originel... mais ce n'est pas la même chose, cela n'a aucun rapport.

CLARISSE

Qu'elle divorce ou non, ce n'est qu'une formalité.

MOIRANS

Une formalité ! tu ne comprends donc pas que si

CLARISSE

L'indissolubilité du mariage peut-elle exister encore pour elle, si dans son cœur elle la nie ?

MOIRANS

Avec ces idées-là aucune Église ne serait possible.

CLARISSE

Pourtant, père, la religion est une chose de l'âme... On dirait que cela t'est égal que Thérèse ne croie pas, pourvu qu'elle ne divorce pas. Père, je ne te comprends pas bien. Explique-moi.

MOIRANS

Cela ne m'est pas égal, mais je n'y peux rien.

CLARISSE

On peut prier pour elle.

MOIRANS

Oui, naturellement.

CLARISSE

Moi, je prierai... On dirait que, pour toi, la prière ne compte pas ?

MOIRANS

Mais comment ne comprends-tu pas qu'il y a un aspect social de nos actes qui d'un point de vue purement humain, je ne parle pas de Dieu en ce

CLARISSE

Et pourtant qu'est-ce que le jugement des hommes ?

MOIRANS

Avec tes idées il faut vivre dans un cloître.
(Clarisse a un mouvement.) Quand on vit en société,
pour moi surtout qui ai une situation...

CLARISSE

Mon Dieu, ce que je craignais est vrai ; c'est à cause de l'opinion des gens que tu l'opposes à ce que Thérèse divorce !

MOIRANS

Encore un enfantillage. Est-ce que je m'occupe du qu'en-dira-t-on, en général ?

CLARISSE

Ce n'est pas la pensée du salut de Thérèse...

MOIRANS

Le salut de Thérèse ! Si je m'oppose à son divorce, c'est qu'il est inadmissible que les actes de ma fille démentent ma doctrine. C'est vis-à-vis de moi-même, comprends-tu bien la différence ?

CLARISSE

Je ne veux pas comprendre. A mes yeux cela revient au même.

MOIRANS

Si tu ne veux pas saisir, libre à toi. (Il sort.)

CLARISSE, seule.

Je sais maintenant pourquoi il faut que cela soit... Et je ne serai pas même Tante Clarisse.
(Elle sort en pleurant.)

RIDEAU

ACTE II

(Même décor.)

SCÈNE I

MADAME MOIRANS, HENRI

HENRI

Elle m'a dit : « Vous le comprenez vous-même, Yvonne ne peut être la belle-sœur d'une divorcée. »

MADAME MOIRANS

Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

HENRI

Rien. Je ne sais pas. J'étais ahourdi. J'ai nié. Voyons, maman, tu comprends bien qu'il faut empêcher cela.

MADAME MOIRANS

Mais comment faire, mon pauvre enfant ? Thérèse a accepté de causer avec l'abbé Grandin ; ils sont ensemble en ce moment. Mais quant à dire que j'aie confiance...

LE PALAIS DE SABLE

279

HENRI

Il faut parler haut. Père devrait pourtant avoir assez d'autorité... Qu'est-ce que cela peut lui faire à Thérèse, en somme, de n'être que séparée ? Elle ne peut pourtant pas se faire d'illusions sur ses chances de remariage.

MADAME MOIRANS

Henri !

HENRI

J'en dirais bien d'autres... je suis dans un état... J'étais si heureux.

MADAME MOIRANS

Je comprends que cela te soit dur de renoncer à cette charmante enfant.

HENRI

Mais je n'admets pas une minute que je doive renoncer à elle, pas une minute, tu m'entends. Il y a des moyens. M^{re} de Lucé m'a dit qu'elle viendrait te voir.

MADAME MOIRANS, avec effroi.

Elle va venir !

HENRI

Cherchez ensemble.

MADAME MOIRANS

Parle à ta sœur.

HENRI

Quand Thérèse a quelque chose dans la tête... d'ailleurs c'est un trait de famille !

MADAME MOIRANS

Hélas !

HENRI

Voici M^{re} de Lucé ; je l'en supplie, trouvez quelque chose. Mon bonheur en dépend. (Il sort.)

SCÈNE II

MADAME MOIRANS, MADAME DE LUCÉ

MADAME DE LUCÉ

Ma pauvre amie... alors c'est vrai ? Moi qui espérais encore ! Cette malheureuse enfant est à ce point égarée... et cependant son mari est un homme charmant (sur un geste de M^{re} Moirans). Oui, évidemment, je ne doute bien... mais enfin tous les hommes sont les mêmes. Si on ne fermait pas les yeux... C'est un grand malheur, voyez-vous, qu'elle n'ait pas d'enfant. Ces vilaines idées ne lui seraient même pas venues.

MADAME MOIRANS, effondrée.

L'abbé Grandin cherche à la convaincre en ce moment...

MADAME DE LUCÉ

L'abbé est un saint homme ; mais il n'a pas ce qu'il aurait fallu pour cela. Ah ! si c'était le Père Lemoyne ou l'abbé Guénard, ce martyr !... Ceux-là savent persuader. Je me souviens, dans une circonstance bien triste, l'abbé Guénard a eu sur ma vie une action... Cet homme-là, quand il parlait de la vie future... on se croyait déjà au paradis. Mais ne nous égarons pas. Il faut absolument, vous m'entendez, ma chère amie, il faut absolument éviter cet affreux malheur. Henri a dû vous dire... nous devrions renoncer... et ma pauvre fillette...

MADAME MOIRANS

Henri est très malheureux.

MADAME DE LUCÉ

Je vous le dis franchement, je ne sais pas comment Yvonne supporterait cette déception. Il faudrait de nouveau la traîner dans les villes d'eaux... à tout prix il faut empêcher cela. Voulez-vous que je dise un mot à votre fille ?

MADAME MOIRANS, hésitant.

Je vous remercie, mais je ne sais pas si...

MADAME DE LUCÉ

Ce n'est pourtant pas une pierre. L'idée de ruiner le bonheur de son frère, d'empoisonner votre existence...

MADAME MOIRANS

Thérèse est très aigrie.

MADAME DE LUCÉ

Ce n'est pas une raison. Et puis, si on ne peut la décider, il y a peut-être un autre moyen... j'y songeais en venant.

MADAME MOIRANS

Qu'est-ce que c'est ?

MADAME DE LUCÉ

L'annulation.

MADAME MOIRANS

Cependant...

MADAME DE LUCÉ

Je vous assure ; c'est à envisager.

MADAME MOIRANS

Après trois ans de mariage...

MADAME DE LUCÉ

La princesse de Rouvray a obtenu l'annulation en cour de Rome après quatre ans de mariage.

MADAME MOIRANS

Mais c'était peut-être différent, et puis c'est une très grande famille.

MADAME DE LUCÉ

Vous savez que mon frère a été camarade de collège du cardinal Sacchi. Je me mets toute à votre disposition... Réfléchissez. Le cas est exactement le même que celui de la princesse de Rouvray ; pas d'enfants. Réfléchissez bien...

MADAME MOIRANS

Je ne demande pas mieux, mais on ne peut pourtant pas... Monsieur l'abbé !

SCÈNE III

LES MÊMES, L'ABBÉ GRANDIN

MADAME MOIRANS

Monsieur l'abbé, avez-vous obtenu quelque chose ?

L'ABBÉ GRANDIN

Je viens de passer auprès de M^{re} Naulier des moments bien douloureux à la fois pour le prêtre et pour l'ami.

MADAME DE LUCÉ

Monsieur l'abbé préfère rester seul avec vous, ma chère amie.

L'ABBÉ GRANDIN

Madame, ne croyez pas...

MADAME DE LUCÉ

Si, si, c'est trop naturel du reste. Je reviendrai.
(Elle sort.)

SCÈNE IV

MADAME MOIRANS, L'ABBÉ GRANDIN

L'ABBÉ GRANDIN

Pauvre mère!

MADAME MOIRANS

Ainsi l'on ne peut rien espérer?

L'ABBÉ GRANDIN

Votre fille ne veut rien entendre. En vain j'ai fait appel à toutes ces vertus chrétiennes : la foi, la patience, la résignation... j'ai bien senti que pour elle tout cela n'était plus que des mots. Celui qui l'a humiliée porte devant Dieu une terrible responsabilité, Madame, car c'est lui qui est l'auteur de cette désaffection pour la religion qui ne m'apparaît, hélas! qu'avec trop d'évidence. Cet homme ne croit à rien, et pendant les quelques semaines, au début de leur union, où il a eu la confiance de votre fille, il s'est plu à déraciner la croyance dans son cœur.

MADAME MOIRANS

Pensez-vous que ce soit cela, monsieur l'Abbé? je ne sais, mais j'aurais cru plutôt que c'était le malheur...

L'ABBÉ GRANDIN

Le malheur rapproche de Dieu, madame; ce n'est pas aux heures où l'âme est écrasée sous le poids de l'infortune qu'elle s'affranchit de toute religion.

MADAME MOIRANS

J'aurais cru pourtant...

L'ABBÉ GRANDIN, sèchement.

Je sais qu'il en est comme je le dis. (Un silence.) En vain je l'ai suppliée d'attendre que nos prières aient porté leurs fruits; en vain je l'ai exhortée à reprendre, avant de rien décider, ces pratiques régulières que trop longtemps elle a négligées. En vain je lui ai peint des couleurs les plus vives le désespoir dans lequel une famille entière se trouvera plongée par sa faute. L'esprit d'orgueil, l'esprit de révolte est encore en elle, et je crains qu'il ne faille de dures leçons pour le chasser de son cœur.

MADAME MOIRANS

Mon Dieu, tout cela est terrible; on n'a pourtant jamais négligé son instruction religieuse — et c'était la plus facile de mes trois enfants. (Elle pleure.)

L'ABBÉ GRANDIN

Prenez courage, mère affligée; la grâce divine chemine par des voies très secrètes, et peut-être, au moment même où vous vous lamentez, un événement se prépare-t-il qui fera rentrer la joie dans votre maison désolée.

MADAME MOIRANS

Que voulez-vous dire, monsieur l'Abbé ?

L'ABBÉ GRANDIN

Je ne puis parler plus clairement, car il s'agit d'un secret qui ne m'appartient pas ; la personne qui me l'a confié désire que pour quelque temps encore il ne se répande pas.

MADAME MOIRANS

De qui parlez-vous ? Monsieur l'Abbé, répondez-moi. Vous venez de faire naître en moi une nouvelle inquiétude. Il s'agit de Clarisse, n'est-ce pas ? Dites-moi tout ; je suis sa mère, j'ai le droit de savoir. Par pitié, monsieur l'Abbé. Ma vie a été dure, je vous assure, vous n'imaginiez pas à quel point.

L'ABBÉ GRANDIN

Peut-être après tout dois-je satisfaire votre curiosité si légitime. Oui, il s'agit bien de M^{lle} Clarisse ; elle vient de me confier qu'elle a le dessein de prendre le voile.

MADAME MOIRANS

Clarisse au couvent !

L'ABBÉ GRANDIN

Heureuse femme ! plus heureuse mère ! tandis que votre mari par son éloquence fera triompher la cause de Dieu, votre fille par l'efficacité de ses prières et de ses vertus...

MADAME MOIRANS

Pardonnez-moi, monsieur l'Abbé, mais c'est si inattendu... si effrayant.

L'ABBÉ GRANDIN, s'écouant parler.

Vous le voyez, il était trop tôt pour désespérer ; la bienveillance divine ne vous a pas oubliée ; au moment même où elle semblait vous abandonner, elle a pris soin par une faveur éblouissante...

MADAME MOIRANS

Monsieur l'Abbé, êtes-vous bien sûr que ce soit un bonheur ? moi, je ne sais pas, je ne suis qu'une pauvre femme, et c'est si dur de penser qu'elle veut renoncer à la vie...

L'ABBÉ GRANDIN

Ce que vous appelez la vie n'est que vanité. Songez que d'un coup d'aile elle s'élèvera au-dessus du monde et de ses misères, que dès cette vie elle vivra l'autre vie... (sur un autre ton). Croyez-vous donc que je ne comprenne pas votre émoi et que je n'y compatisse point ? votre angoisse n'est que trop naturelle ; mais vous vous devez à vous-même, vous devez à votre âme de chrétienne de la surmonter. Bientôt vous éprouverez une sorte de joie solennelle à la pensée qu'entre tant d'autres votre enfant a été élue.

MADAME MOIRANS, qui n'a pas écouté.

Et puis... pardon, monsieur l'Abbé... pourquoi ne m'a-t-elle jamais rien dit ? personne n'a jamais eu confiance en moi, et cela semble si cruel.

L'ABBÉ GRANDIN

Il fallait qu'aucune voix humaine ne vint troubler sa méditation sacrée. Jusqu'à ces derniers jours elle a été dans l'attente, elle me l'a dit elle-même. Elle n'était pas sûre d'avoir entendu l'appel, elle ne l'avait pas encore reconnu avec cette certitude infaillible qui accueille toujours dans le cœur des hommes la parole de Dieu.

MADAME MOIRANS

Jusqu'à ces derniers jours, dites-vous ; mais alors si c'était sous l'influence de ce que lui a dit Thérèse... Songez, monsieur l'Abbé, si c'était un coup de tête ?

L'ABBÉ GRANDIN

Pouvez-vous croire, Madame, que je ne m'en sois pas inquiété ? Mais la noble enfant m'a assuré que depuis des années déjà elle sentait grandir en elle cet espoir d'être un jour l'épouse de Notre Seigneur.

MADAME MOIRANS

Depuis des années ! et nous n'en aurions rien soupçonné ! ce n'est pas possible.

SCÈNE V

LES MÊMES, CLARISSE

MADAME MOIRANS

Mon enfant, ce que me dit Monsieur l'Abbé est vrai, tu songes à entrer au couvent ?

CLARISSE, à l'abbé

Pourquoi l'avez-vous dit ?

L'ABBÉ GRANDIN

Votre mère s'inquiétait. Je ne me suis pas cru le droit de la laisser dans cette angoisse.

CLARISSE

Je n'en ai encore rien dit à mon père.

MADAME MOIRANS

Clarisse !

CLARISSE

Monsieur l'Abbé, pourquoi le lui avez-vous dit ? elle ne devait l'apprendre que de moi ! (Un silence.)

MADAME MOIRANS

Mon enfant, as-tu bien réfléchi à ce que c'est que la vie d'une religieuse ? songe à tout ce qu'il te faudra quitter !

CLARISSE

Laisse, maman, tout cela est déjà derrière moi.

MADAME MOIRANS

Te représentes-tu ce que c'est ?... Tu ne m'écoutes même pas. Mon Dieu, qu'ai-je fait pour que mes propres enfants me traitent comme une étrangère ?

CLARISSE

Pardon, maman ; mais sur la voie que je veux suivre, il faut marcher seul.

L'ABBÉ GRANDIN, à mi-voix à M^{me} Moirans.

La grâce divine est en elle; voyez quelle certitude brille en son regard.

MADAME MOIRANS

Peut-être as-tu choisi la bonne part; on voit tant de choses terribles dans la vie; les maladies... les désastres; regarde ta sœur... et pourtant je ne peux pas... il me semble que je n'ai pas le droit... d'ailleurs ton père ne voudra pas.

CLARISSE

Pourquoi ne voudrait-il pas?

MADAME MOIRANS

Je ne sais pas, je sens qu'il ne voudra pas.

L'ABBÉ GRANDIN

Permettez-moi, Madame, de croire au contraire que M. Moirans ressentira vivement la faveur divine dont toute votre famille se trouve gratifiée.
(Moirans entre à ce moment. Silence.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, MOIRANS

MOIRANS

Bonjour, monsieur l'Abbé. Qu'y a-t-il? pourquoi vous êtes-vous tu quand je suis entré?

L'ABBÉ GRANDIN

Nous attendons, Monsieur le Député, avec une émotion bien vive...

MADAME MOIRANS

Roger, figure toi... non, je ne peux pas... (elle s'élate en sanglots.)

MOIRANS

Que se passe-t-il? (à Clarisse) pourquoi es-tu toute pâle, ma chérie?

L'ABBÉ GRANDIN

Quand vous saurez, vous trouverez sa pâleur bien naturelle. Votre noble enfant a résolu de prendre le voile.

MOIRANS

Qu'est-ce que cela signifie? Clarisse au couvent?

MADAME MOIRANS, à Clarisse.

Tu vois.

MOIRANS

Mais enfin, c'est de la démence! Au couvent! pourquoi? (Clarisse a un mouvement d'indignation.)

MADAME MOIRANS

Ma chérie, tu te rends compte maintenant que ce n'est pas possible... songe à ce que ce serait pour nous... te perdre... te voir renoncer à te marier... à

être mère... songe... si Henri n'a pas d'enfants... Ou n'entre pas au cloître sans raison.

L'ABBÉ GRANDIN

Permettez-moi de vous rappeler, Madame, que la Grâce est plus forte que toute raison humaine et qu'elle en tient lieu.

MADAME MOIRANS

Roger, pourquoi ne parles-tu pas ?

MOIRANS, brusquement.

Laissez-moi seul avec elle.

MADAME MOIRANS

Domine-toi, je t'en prie.

L'ABBÉ GRANDIN

Songez, Monsieur le Député, que lourde, bien lourde est la responsabilité que vous allez assumer.

MOIRANS, rude.

Je l'assume tout entière et sans hésiter (l'Abbé et M^{me} Moirans sortent).

SCÈNE VII

CLARISSE, MOIRANS

MOIRANS, faisant un grand effort.

Voyons, ma chérie, dis-moi qui a pu te mettre cette idée en tête ? Je te promets de rester calme ; j'ai d'abord été bouleversé... Qui est-ce ?

CLARISSE, muette.

Je ne puis te répondre.

MOIRANS

Tu ne nieras pas que quelqu'un ait pesé sur toi ? est-ce l'Abbé ?... Non, je ne l'en crois pas capable ; il n'est pas assez fort pour cela. Mais qui alors ? (il réfléchit...) je crois savoir. C'est à la suite de ce que t'a raconté ta sœur. J'avais-je assez prévu que cette révélation serait funeste ? Tu t'es révoltée contre la vie, tu as pensé aussi que cela ferait compensation ; l'une divorcée, l'autre au couvent : cela se balance. Voyons, mon petit, reconnais que les choses se sont passées ainsi ? (Avec une grande tristesse.) Alors, c'est fini, tu n'as plus confiance en moi ? Pourtant en ce moment je suis enragé, je me domine... tu ne peux pas savoir à quel point je me domine. Eh bien ! je te demanderai seulement d'attendre quelques jours avant de rien décider, tu comprends bien, d'attendre ; parce que je suis sûr, tu m'entends, je suis sûr que d'ici quelques jours tu verras les choses autrement.

CLARISSE

Et moi je suis sûre que ma résolution est inébranlable.

MOIRANS

Soit. Mais alors qu'est-ce que cela peut te faire d'attendre... puisqu'il n'y aura rien de changé d'ici quelques jours ? cela devrait t'être bien égal ?

CLARISSE, faisant effort à son tour.

Père, je te jure que tu te trompes. Il y a des années que j'ai le désir d'être religieuse.

MOIRANS

Ce n'est pas possible. Je n'en ai jamais rien su.

CLARISSE

De longues années, mais c'est seulement dans ces derniers mois que j'ai senti combien impérieuse était cette vocation (il veut parler) ; père, je t'en supplie, ne m'interromps pas, il me faut déjà faire un tel effort pour parler. Ce sont des choses tellement peu faites pour être dites. C'est dans ces derniers mois que j'ai senti cette espèce... cette même d'étreinte, que j'ai entendu cette espèce d'appel.

MOIRANS

Ce sont des mots de roman, cela ne peut être spontané.

CLARISSE

Tout cela t'est-il donc si étranger ?

MOIRANS

Je ne t'interromprai plus.

CLARISSE

C'est dans ces derniers mois seulement que j'ai vu la vie s'enfuir devant moi comme un bateau devant celui qui vient de débarquer... je ne peux

pas expliquer cela autrement... Cela ne veut pas dire que les hommes et les choses me sont devenus indifférents. J'ai pleuré souvent la nuit en pensant que je n'aurais pas d'enfants, et hier encore... Cela veut dire que j'ai senti que tout cela ne me concernait pas ; que j'étais destinée à n'en rien connaître.

MOIRANS

Destinée : qu'est-ce que ce fatalisme ?

CLARISSE

Je ne raisonne pas ; je me borne à dire ce que j'ai éprouvé.

MOIRANS

Tu le crois ; mais en réalité dans tout ce que tu décris il n'y a rien ou presque rien qui soit du sentiment, il n'y a que de l'imagination.

CLARISSE

Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

MOIRANS

Peu importe (sur un autre ton) ; mais tu ne nieras pas que la conversation avec ta sœur t'ait impressionnée, encouragée.

CLARISSE

Avant de l'avoir entendue je savais ; après j'ai compris ; surtout... (elle s'arrête).

MOIRANS

Qu'allais-tu dire ?

CLARISSE

Surtout après la conversation que j'ai eue avec toi.

MOIRANS

Avec moi ? à propos de cette malheureuse ?

CLARISSE

Il m'a semblé que je n'aurais pas à prier que pour elle (le visage de Moirans se contracte). Et si tu savais, père ! s'il est au monde un homme qui m'ait faite ce que je suis !...

MOIRANS

Eh bien ?

CLARISSE

Cet homme, c'est toi. Et c'est pour cela que je veux croire encore que je ne t'ai pas compris, hier. Tu te rappelles nos promenades quand je n'étais encore qu'une enfant, et que pendant les mois d'été tu m'emmenais tous les matins.

MOIRANS

Où,

CLARISSE

Tu te rappelles ce couvent de carmélites que nous avons vu là-bas dans la forêt, au bord de la rivière. Au retour j'étais fatiguée, et pour me dis-

traire tu m'as parlé de la vie que mènent les religieuses, tu me décrivais leurs occupations, leurs joies, tu me vantais la paix qui règne toujours dans les monastères. Je n'avais pas l'air d'écouter.

MOIRANS

Et tu n'écoutais que trop.

CLARISSE

Nous avons regardé de loin le petit cimetière avec ses tombes toutes pareilles.

MOIRANS

C'est vrai, je revois maintenant la grande maison grise avec son toit d'ardoises.

CLARISSE

C'est ce jour-là que pour la première fois nous avons vraiment parlé de la mort.

MOIRANS

Nous en avons souvent parlé depuis.

CLARISSE

Tu te souviens qu'à un moment j'ai eu très peur de la mort, je rêvais même souvent que j'étais enterrée vivante, et je me réveillais en poussant des cris.

MOIRANS

Je me rappelle tout cela.

CLARISSE

Ce que disait le curé ne me tranquillisait pas, mais toi...

MOIRANS

Mais alors...

CLARISSE

C'est dans ce couvent que je veux aller; la rivière est limpide et bruisante; et l'on doit s'y réveiller heureuse.

MOIRANS

Alors ce serait moi...

CLARISSE

Père, je te l'ai dit — il n'y a pas d'explication humaine de ce que j'ai résolu, mais s'il fallait nommer un homme...

MOIRANS

Ce serait moi? (Se cachant la figure dans les mains.)
Mon Dieu, pourquoi?

CLARISSE

Je me rappelle aussi qu'un jour nous avons assisté au départ d'une novice; la mère pleurait — et je m'étonnais, et tu m'as dit : « Il faut les envier. »

MOIRANS

J'ai dit cela!

CLARISSE

Tu ne te doutais pas que toutes tes paroles résonnaient en moi si profondément.

MOIRANS

Ne me répète pas cela. Je sens que je ne peux pas résister à cette idée. (Un silence.) C'est vrai, je t'ai voulu piéser; je ne pouvais supporter la pensée que tu ne ferais pas devant les grands spectacles de la foi les gestes éternels — mais je ne t'ai pas voulu mystiquer. Pourquoi faut-il que l'ombre d'une vie s'étende si loin dans l'inconnu? pourquoi n'avons-nous pas du moins le bénéfice de cette solitude dans laquelle nous vivons et nous meurons? Mais ce n'est pas vrai; celles qui l'ont faite, ce sont ta mère et ses amies, toutes ces dévotes...

CLARISSE

Père, tu sais bien que non.

MOIRANS, avec égarement.

Il faut que je puisse croire que ce sont elles.

CLARISSE

Je ne t'ai jamais vu ainsi : comment peux-tu être malheureux de ce que j'ai été élue? car j'ai été élue, père, j'ai senti passer sur moi le souffle de l'élection divine, et j'ai tremblé, j'ai imploré pour que ce fût une autre et non pas moi... mais j'ai entendu la voix inflexible qui répondait : « Toi-même, et non

pas une autre. » Songe, père, depuis cet instant je suis, et je ne peux plus mourir.

MOIRANS

Écoute : j'avais tort tout à l'heure, il ne faut plus attendre, pas même un jour. Tu vas partir ; au besoin je partirai avec toi. Nous voyagerons. Avant tout il faut oublier. Dans d'autres lieux, devant d'autres paysages... Tu ne connais rien de la vie ; crois-moi, il y a en elle de quoi contenter toutes les exigences, de quoi satisfaire toutes les aspirations.

CLARISSE

Père, épargne-moi ces paroles ; tout cela sonne si creux maintenant pour moi ; je ne connais plus qu'une exigence et qu'une aspiration, et il n'y a rien dans ce que tu nommes la vie qui puisse la satisfaire ; car cette vie-là c'est la mort.

MOIRANS

Je ne veux pas entendre dans ta bouche ce jargon de mystique. La vie, tu ne comprends donc pas que c'est l'activité — toute l'activité, celle même de la pensée ; la vie, c'est tout ce que tu ignores encore, l'amour même.

CLARISSE

Le seul amour qui ne trompe pas...

MOIRANS

Crois-tu donc qu'il ne trompe pas ? le Dieu que tu veux servir est un amant capricieux ; tu connaîtras

les heures de sécheresse où l'âme s'hypnotise sur des formules pour essayer de rouvrir en elle-même les sources taries ; tu connaîtras les moments où l'on se sent pauvre de tendresse et de foi ; tu connaîtras...

CLARISSE

Tout cela je le prévois ; cette vie ne m'attirerait pas si ce n'était pas une vie de lutttes ; le chemin du salut est celui des plus grands dangers.

MOIRANS

Il n'est qu'un danger, et c'est celui dont on ne triomphe pas. Tu sentiras s'engourdir ta ferveur dans la monotonie des heures éternellement pareilles, s'ankyloser ton âme dans la routine des pratiques répétées ; et d'abord tu l'entendras, ta pauvre âme étouffée, réclamer à grands cris cette vie dont tu l'auras frustrée ; et puis peu à peu elle se taira, elle s'habitue. L'habitude, vois-tu, voilà l'ennemie terrible dont tu ne triompheras pas ; et c'est l'habitude qui est la mort. Carmélite, ma pauvre enfant ? J'évoque ce que sera dans dix ans ton pauvre visage blême — verdâtre comme une fleur de cave, avec ces grands yeux qui ne seront pas encore tout à fait ternis et qui chercheront à sourire ; j'évoque les visites de plus en plus rares ; on vient sans savoir pourquoi, car il n'y a rien à dire dans cette grande maison où jamais rien n'arrive, et au bout de dix minutes il faut parler du temps qu'il fait ; et les visites s'espacent comme celles qu'on

fait aux morts; on ne vient plus qu'aux anniversaires.

CLARISSE

Père, c'est faux; tu ne sais pas...

MOIRANS

Tu crois qu'on peut fuir la vie; mais non: la vie se venge de ceux qui veulent l'éviter; elle les poursuit jusque dans le refuge où ils croient être à l'abri de ses atteintes. Tu ne connais pas les mesquines rancœurs qui fermentent encore dans ces malheureuses âmes; en vain elles ont cherché à faire le vide en elles, en vain elles ont cru faire taire en elles toutes les voix du monde: elles n'en entendent que mieux dans le silence tous ces murmures, toutes ces plaintes que la grande voix de la vie aurait couvertes. Va, la paix des couvents n'existe que pour ceux qui n'y ont jamais vécu.

CLARISSE

Toi-même autrefois...

MOIRANS

Je ne dois plus me souvenir de mes paroles de jadis. Mon enfant, sois forte, sois courageuse; n'aie pas peur de la vie; elle est bonne à ceux qui savent la regarder en face; quelles que soient les tragédies que la journée nous réserve, elles valent mieux que les effrois qui nous guettent la nuit. Clarisse, la nuit n'est pas un asile,

CLARISSE

Tu ne me comprends pas, je ne cherche pas un asile. La lutte, je ne la fuis pas, je la veux. Les tentations ne me font pas peur; je ne courrais pas au couvent si elles ne m'y donnaient pas rendez-vous. Comme un orage sur une cime, la lutte est plus terrible aux sommets de la vie...

MOIRANS, surpris.

Que veux-tu dire?

CLARISSE

Et pourtant aux sommets de la vie il n'y a place que pour la prière et la méditation. La valeur de la vie n'a d'autre mesure que la ferveur qui l'anime. Père, je ne cherche pas le repos, mais la tourmente. Il me semble que je le sens en ce moment comme je ne l'ai jamais senti; on dirait que c'est la présence qui m'arrache ces paroles, et pourtant elles étaient en moi; on dirait que mon âme s'allume à la tienne, pourtant déjà elle était éclairée. Père, rassure-toi, je ne veux pas de ce repos où l'âme s'immobilise en des poses d'extase et des gestes d'adoration, je ne veux pas de cette paix où les coeurs s'enlisent comme dans le sable: non, la vie vers laquelle je veux aller est autre, c'est une vie de combat, et les certitudes y montent comme des victoires; les prières ne s'y succèdent pas en un rosaire que l'âme égrène machinalement, elles s'élancent comme des gerbes de flamme du sein d'une chapelle ardente.

MOIRANS

Clarisse, je te trouve enfin !...

CLARISSE

Et il me semble que je me trouve aussi ; du fond de l'infini une voix m'appelle — et c'est la mienne.

MOIRANS

Mon enfant, mon enfant : ta pensée naît à cette heure, et elle est bien la fille de ma pensée. Comme dans une symphonie une mélodie fait naître une autre mélodie qui la renforce et la transforme, ton âme renouvelle mon âme... Cette heure que j'ai appelée si souvent dans le silence des nuits est arrivée. J'étais seul et maintenant nous sommes deux. Comme le chant d'une source au voyageur assoiffé, ta présence s'est révélée à ma solitude. Béni soit-il, ce rêve d'enfant dans lequel tu as vécu, puisque c'est en lui que tu viens de te trouver : je saurai bien maintenant l'arracher à ses maléfices.

CLARISSE

Non, tu ne pourras plus, père, et tes paroles sont vaines. Je me possède enfin, tu ne pourras plus m'arracher à moi-même.

MOIRANS

Clarisse, souviens-toi du petit cimetière où reposent celles qui sont mortes sans avoir vécu. Songe à l'angoisse des dernières minutes, lorsque la vie

se déploie tout entière au regard dans une brume de crépuscule, et qu'on sait qu'elle est toute dépensée et qu'il n'y a plus qu'à lui dire adieu. (Dans un cri.) Songe à cette idée qu'il est trop tard, et que la partie est jouée pour l'éternité, et qu'il n'y a plus à la recommencer. Mourir, Clarisse, mourir non pas comme le vieillard qui sait et qui peut se souvenir, mais comme l'enfant qui n'a jamais rien vu et dont la mémoire est comme une page blanche ! La mort, Clarisse !...

CLARISSE, d'une voix vibrante.

Dès à présent je l'accepte et je l'accueille et je la réclame.

MOIRANS

Nul n'a le droit de parler ainsi. Elle est l'innommable, et la pensée s'arrête quand passe l'ombre de la mort.

CLARISSE

Père, avoue-le : tu as peur.

MOIRANS, à voix basse.

Oui, c'est vrai, j'ai peur. Ne juge pas ; cette peur-là on ne peut pas la connaître à ton âge. Mais tu verras, quand tu auras vécu... on a tellement le sentiment qu'on dépense sa vie — et qu'à la fin il ne restera rien. A ton âge on se croit inépuisable, et puis... (il a un geste douloureux).

CLARISSE, à mi-voix, avec un trouble profond

Tes paroles ne sont pas celles d'un chrétien. (Un silence.) Père, qui donc es-tu ?

MOIRANS

Je croyais le savoir, je ne le sais plus. Mais je ne peux pas te laisser partir ainsi dans la nuit ; maintenant surtout que je t'ai découverte et que je te sens si proche...

CLARISSE

Tu n'as pas le droit de me parler ainsi. Il y a un abîme entre nous.

MOIRANS

Enfant ! tandis que tu disais ton ardeur tout à l'heure, il y avait dans ta voix...

CLARISSE

Ne cherche pas à m'égarer ; je vois si clairement maintenant pourquoi tu ne comprends pas.

MOIRANS

Tu l'as dit toi-même : rien ne vaut que la ferveur ; qu'importent les images qui la traduisent pour nous ?

CLARISSE

Ce ne sont pas des images, ce sont des réalités, les seules réalités. Ton visage ne serait pas devenu pâle à la seule pensée de la mort si elle n'était pour toi qu'une image...

MOIRANS

Tu te trompes : la mort n'est qu'une image, mais elle est effrayante pour ceux qui s'en rapprochent.

Ta jeune fantaisie n'y peut voir une réalité que parce qu'elle imagine derrière elle des mondes et des vies.

CLARISSE

Je prierai pour qu'il t'éclaire, Celui qui m'a émue, et je sais que mes prières seront entendues.

MOIRANS

Tu divagues. Les barreaux de notre prison sont bien scellés ; nous y vivons seuls de la naissance à la mort, il n'est pas de pensée humaine ou divine qui puisse en forcer les portes. J'ai pu être assez fou parfois pour m'en affliger ; insensé ! le mal de vivre serait sans remède s'il était au pouvoir d'une pensée d'agir sur ma pensée.

CLARISSE, doucement.

Père, Dieu est Amour, et dans l'amour les pensées communiquent.

MOIRANS

Hélas ! l'amour même ne poursuit qu'un fantôme, et que lui-même a créé. Clarisse, si de ce fantôme à ton être il y a quelque passage, écoute ma supplication ; je veux oublier cette sagesse qui rend méchant ; oublie de même que je ne suis pas tel que tu l'as cru.

CLARISSE.

Je ne pourrai pas.

MOIRANS

Ce n'est plus qu'un homme qui te parle, un homme qui demain sera un vieillard. Il faut avoir pitié de moi, Clarisse. Le Dieu auquel tu crois ne peut pas t'ordonner de me faire du mal.

CLARISSE

Je ne puis te guérir qu'en Lui et par Lui.

MOIRANS

Je ne te demande pas de me guérir, comprends. Je ne veux pas devenir semblable aux simples; j'ai pu le souhaiter quelquefois, aux heures d'angoisse où il me semblait que je ne pouvais pas supporter ma pensée, et où un vertige m'attirait en bas, vers ce qu'ils appellent la foi des humbles, qui n'est qu'une duperie!

CLARISSE

Père, cette foi est la mienne.

MOIRANS

Elle n'est déjà plus la tienne. Tu ne crois pas comme les humbles, Clarisse; car ils redoutent la tentation, et tu la recherches. Il n'est pas d'horizon que tu puisses m'ouvrir; car je suis à l'extrême promontoire, vois-tu, et au delà on ne peut plus rien penser.

CLARISSE

Tu le crois au bout, et tu n'es qu'au commencement.

MOIRANS

Attends quelques années, et quand tu m'auras rejoint...

CLARISSE

Je ne te rejoindrai jamais, j'aimerais mieux...
(elle se tait).

MOIRANS

N'achève pas; ce jour-là tu m'auras rejoint.

CLARISSE

A chacune de tes paroles la certitude en moi se fait plus claire, à chacune de tes paroles je comprends mieux pourquoi je dois aller là bas.

MOIRANS

Ce n'est donc plus la Grâce qui te conduit, puisque tu peux raisonner.

CLARISSE

Avec les mots tu triompheras toujours, mais...

MOIRANS, envenantement.

C'est vrai, tu es jeune, tu es l'avenir, et il te semble que les prières de ton âme neuve s'envolent vers un ciel neuf. Mais moi... il y a trente ans, vois-tu, et davantage, que je médite stérilement. Et je sens monter en moi de ces mots et de ces choses une odeur fade et écœurante, celle des églises le dimanche soir. Tout cela est vieux de deux mille ans, il

n'y a pas un cri d'adoration qui n'ait été répété des milliers de fois, il n'y a pas une pensée fervente qui ne se soit reproduite en des milliers d'âmes, chaque fois avec ce frisson d'extase qui accueille les révélations. Songe à cela... Pourquoi faut-il que je cherche maintenant à te communiquer ce grand dégoût que j'éprouve quelquefois ? pourquoi ?

CLARISSE

N'évoque pas le passé, car ces souvenirs qui m'étaient si chers me sont devenus intolérables ; je sais maintenant quelle hideuse comédie tu as jouée ; n'attends pas que je te ménage ; père, tu me fais horreur. Avoir fait pendant vingt ans tous les gestes de la religion, avoir jeté autour de toi à pleines poignées les semences de foi, tout cela avec ce grand vide dans le cœur, ah ! Ce n'est pas trop d'une vie pour laver tout cela.

MOIRANS

Je refuse tes prières, je les rejette.

CLARISSE

Mais Lui ne les rejettera pas.

MOIRANS

Un peu de pitié humaine...

CLARISSE

Ce que tu appelles la pitié humaine serait le pire des abandons.

MOIRANS

Eh bien ! si tu le pries, ce Dieu de tes rêves puérils, supplie-le de m'envoyer bientôt la délivrance ; prie pour ma mort.

CLARISSE

On ne prie jamais que pour des naissances. (Elle se ret.)

SCÈNE VIII

MOIRANS, puis MADAME MOIRANS

MADAME MOIRANS

Eh bien, que s'est-il passé ? (Il ne répond pas.) Roger, j'ai pourtant le droit de savoir ce qu'elle t'a dit. Je vois à ta figure que tu n'as rien obtenu. Roger, réponds-moi.

MOIRANS, rudement.

Que veux-tu savoir ?

MADAME MOIRANS

Ne me parle pas ainsi ; je sens que je ne pourrai pas le supporter. La vie est trop dure, elle s'acharne après moi. L'abbé disait que c'était un grand bonheur, mais je ne peux pas penser ainsi. Roger, je te le demande en grâce, dis-moi ce que vous vous êtes dit.

MOIRANS

Eh bien ! elle est murée dans son rêve ; elle ne veut rien entendre, et personne n'obtiendra rien d'elle.

MADAME MOIRANS

Ainsi toi-même tu n'as rien obtenu ! Et pourtant tu as eu toute sa confiance, toi elle l'écoutait...

MOIRANS

Un moment j'ai cru que je pourrais la raisonner, mais non : elle est déjà bien trop loin. Et c'est ma faute.

MADAME MOIRANS

Je ne t'ai jamais vu si malheureux. Si du moins cela pouvait nous rapprocher ! Roger ! cette fois nous sentons de même. Après toutes ces années mauvaises est-ce que nous aurons enfin cette espèce de joie ?

MOIRANS

De souffrir ensemble ?

MADAME MOIRANS

Je sens si profondément qu'il va falloir oublier tout ce qui nous a séparés ; moi, je saurai oublier toutes tes duretés et ce silence cruel. Il va falloir que nous nous suffisions l'un à l'autre maintenant ; Henri va se marier.

MOIRANS

Et puis celui-là... (il a un geste de mépris).

MADAME MOIRANS

Thérèse est trop indépendante...

MOIRANS

Tu as raison. Il faudra que nous nous suffisions l'un à l'autre. Les soirées sembleront longues, hein, ma pauvre Louise ? Qu'est-ce que nous pourrions bien trouver à nous dire ? on a la ressource de se coucher de bonne heure.

MADAME MOIRANS

Roger ! est-ce que tu ne peux rien me dire de meilleur ?

MOIRANS, la regardant attentivement.

Tu me regardes comme si je pouvais encore te donner quelque chose, et je n'ai rien pour toi. D'autres font lentement leurs provisions pour les heures de famine, moi je n'ai rien amassé, pas même des rancunes. Louise, sois sincère, est-ce qu'elle ne te semble pas comique et pitoyable notre histoire à tous deux ?

MADAME MOIRANS

Mon Dieu, que veux-tu dire ?

MOIRANS

Qu'est-ce qu'il y a de commun entre nous ? qu'est-ce que nous savons l'un de l'autre ? Est-ce que nous nous sommes aimés une heure, je dis une heure ?

MADAME MOIRANS, avec élan.

Roger, comment peux-tu savoir si je ne t'ai pas aimé ?

MOIRANS, lentement.

Ainsi tu m'as aimé... oui, et peut-être ai-je cru t'aimer aussi là-bas avant notre mariage... tu te rappelles, quand je restais du samedi au lundi dans la grande chambre du second étage ? Que c'est long ! oui, j'ai dû céder au prestige de cette vieille maison et de ces vieilles gens... tu te souviens de la chapelle, il paraît que maintenant on y engrange les foins... et au milieu de tout cela tu as dû m'apparaître dans une espèce de halo de passé. Oui, je me rappelle un soir là-bas à la Garancière... J'ai dû être romanesque... mais de la tête seulement, comme le reste...

MADAME MOIRANS

Ainsi jamais, jamais il n'y a rien eu pour moi dans ton cœur qu'on puisse appeler simplement de l'amour ; il a fallu le cadre du manoir, et puis le cadre une fois ôté...

MOIRANS

Ma pauvre femme, je viens encore de te faire du mal, et cette fois-ci vraiment je n'aurais pas voulu. (Une silence. Il veut mieux savoir, voit-tu. Quand on est comme moi, on n'est guère capable d'aimer les gens. On s'attache à des choses, à des images, à des pensées. Pour aimer il faudrait pouvoir oublier

qu'on est soi-même, et je n'ai jamais pu. Et pourtant, elle, je l'ai aimée...

MADAME MOIRANS

Tu en parles au passé.

MOIRANS, avec agacement.

Elle, oui, elle seule...

MADAME MOIRANS

Roger, nous parlerons d'elle.

MOIRANS, avec un rire amer.

Je ne pourrais pas, et puis tu finiras par être jalouse. Toutes les femmes...

MADAME MOIRANS

Que sais-tu des femmes ?

MOIRANS

En effet, je ne sais rien. J'ai peut-être passé à côté de la vie — comme tous ceux qui parlent trop d'elle. Louise, c'est vrai qu'il va falloir nous habituer à tenir l'un à l'autre. Tu me demanderas si je n'ai pas pris froid, et je m'inquiéterai de tes névralgies.

MADAME MOIRANS

Toi tu as ta vie, tu as la politique.

MOIRANS

Grand mot, pauvre chose ; et puis, non, je n'aurais même plus cela.

MADAME MOIRANS

Pourquoi ?

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME DE LUCÉ

MADAME DE LUCÉ

Eh bien ! mes pauvres amis, je vois à votre visage que l'abbé n'a rien obtenu. Mais écoutez-moi, je vous assure que tout n'est pas désespéré. L'abbé Chanteau, à qui je viens de glisser un mot de la chose, m'a rappelé qu'il existe un cas d'annulation tout à fait pratique... et vu les excellentes relations de Monsieur Moirans avec Monseigneur...

MOIRANS

A partir d'aujourd'hui je me désintéresse complètement de cette affaire ; Thérèse peut divorcer si bon lui semble, je ne remuerai pas le petit doigt pour l'en empêcher.

MADAME DE LUCÉ

Comment ?

MADAME MOIRANS

Nous sommes bouleversés ; il faut excuser mon mari ; figurez-vous que Clarisse vient de nous annoncer qu'elle est décidée à se faire carmélite.

MADAME DE LUCÉ

Que méditez-vous là ? Il faut prendre bien garde ; les jeunes filles ont quelquefois de ces coups de tête... C'est vrai que votre Clarisse n'est pas femme à cela. Mais alors... Où est elle que je l'embrasse ? Surtout attendez avant de la laisser prendre une résolution. Vous vous souvenez de ce qui s'est passé chez les de Senanges ; Alice a reculé après le noviciat — il y a de cela huit ans — et elle n'est pas encore mariée. Mais si par hasard elle persistait dans sa résolution, ce serait un alout pour vous ; on ne pourrait vraiment pas refuser...

MOIRANS

Vous m'excuserez, chère Madame, mais j'ai la migraine, je vais m'étendre un peu.

SCÈNE X

MADAME MOIRANS, MADAME DE LUCÉ

MADAME DE LUCÉ

Il paraît tout à fait souffrant... d'ailleurs n'avez-vous pas le sentiment qu'il s'est trop surmené ces derniers temps ? Je suis persuadée qu'un peu de repos, en Suisse par exemple, lui serait nécessaire. Avez-vous entendu parler de la visite que lui a faite M. de Mézidon ?

MADAME MOIRANS

Non.

MADAME DE LUCE

Il paraît que M. Moirans s'est fâché, et qu'il a tenu des propos qu'on répète, j'en suis certaine, inexactement, mais qui néanmoins risquent de lui faire du tort. Je vous assure, mon amie, que vous devriez obtenir de lui qu'il prenne un peu de repos.

SCÈNE XI

LES MÊMES, HENRI

HENRI

Eh bien ?

MADAME DE LUCE

Comme je viens de le dire à votre mère, on pourra, je crois, obtenir l'annulation, pourvu que votre père se prête à faire une démarche personnelle auprès de Monseigneur.

HENRI

Pourquoi ne s'y prêterait-il pas ?

MADAME DE LUCE

Et maintenant il faut que je vous quitte. Trouvez-vous, tout s'arrangera. (Elle sort.)

SCÈNE XII

HENRI, MADAME MOIRANS

MADAME MOIRANS

Ton père est extrêmement énervé, il ne faut rien lui demander maintenant, et je doute d'ailleurs qu'il consente à faire cette démarche. Peut-être après tout n'est-elle pas nécessaire.

HENRI

Pourquoi n'y consentirait-il pas ?

MADAME MOIRANS

Je ne puis rien te dire de précis ; mais il a eu tout à l'heure des paroles que je n'ai pas comprises et qui m'inquiètent.

HENRI

Maman, il faut obtenir cela de lui, et sans tarder. Tu ne sais pas quel tort peuvent nous faire les rumeurs qui s'accroissent.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MOIRANS

MOIRANS

J'ai dit à ta mère, que je me désintéressais absolument de cette affaire.

MADAME MOIRANS

Je croyais que tu étais allé t'étendre.

MOIRANS

Vous faites un tel bruit qu'on ne peut être tranquille un instant.

HENRI

Mais, papa, mon bonheur...

MOIRANS

Il n'y a pas une chose au monde, tu m'entends, dont je me fiche aussi complètement que de ce que tu appelles ton bonheur.

MADAME MOIRANS

Roger!...

MOIRANS

Tant pis pour lui. Il entendra une fois ce que je pense de lui. (A Henri.) Tu n'es qu'un mannequin,

Qu'est-ce que c'est que ta vie? Qu'est-ce que c'est que tes préoccupations? celles d'un conducteur de cotillons. La garden-party des uns, le gymkhana des autres, le thé-bridge des troisièmes, avec, le lendemain, cette unique préoccupation d'être mentionné dans le *Gandois*. Que tu épouses ou non cette petite fille sotte et titrée, tu resteras le même, n'est-ce pas? un snob oisif qui ne se console pas de n'avoir pas la particule.

MADAME MOIRANS

Tu es injuste; cet enfant est amoureux, tu le sais.

MOIRANS

Amoureux de cette poupée! laisse moi rire.

HENRI

Maman!...

MOIRANS

Maintenant allez-vous-en tous les deux; j'ai à écrire. (Il s'assied pour écrire.)

MADAME MOIRANS, A Henri.

Viens.

HENRI

Je le déteste. (M^{me} Moirans a un pâle et triste sourire, ils sortent; Moirans s'assied à la table et écrit.)

SCÈNE XIV

MOIRANS, puis CLARISSE.

CLARISSE, entrant.

Que fais-tu, père ?

MOIRANS

Je défais ma vie.

RIDEAU

ACTE III

(Même décor.)

SCÈNE I

MADAME MOIRANS, L'ABBÉ GRANDIN

MADAME MOIRANS

Je ne puis rien vous dire, Monsieur l'Abbé, je ne sais rien.

L'ABBÉ GRANDIN

Mais enfin cette lettre est-elle partie ?

MADAME MOIRANS

Je l'ignore.

L'ABBÉ GRANDIN

On ne démissionne pas ainsi, par caprice ; la France a besoin de lui. Et vous ne soupçonnez pas la raison qui a pu lui dicter cette détermination ?

MADAME MOIRANS

Non. Ce ne peut être le divorce de Thérèse, puisqu'il paraît que l'annulation serait facile à obtenir.

L'ABBÉ GRANDIN

Mais alors, ce ne peut pourtant pas être...

MADAME MOIRANS

C'est à cause de Clarisse, j'en suis sûre.

L'ABBÉ GRANDIN

C'est impossible. Quelle apparence y aurait-il?...
et vous dites que Monseigneur s'est fait annoncer?

MADAME MOIRANS

Le voici.

SCÈNE II

LES MÊMES, MOIRANS,
MONSEIGNEUR VIELLE

MOIRANS

Veuillez entrer, Monseigneur.

MADAME MOIRANS, saluant très bas.

Monseigneur...

MONSEIGNEUR VIELLE

Madame .. Monsieur l'Abbé, je suis charmé de
vous voir. (Salutalious.)

MADAME MOIRANS

Monseigneur, nous allons vous laisser seul avec
mon mari. (Madame Moirans et l'abbé sortent.)

SCÈNE III

MOIRANS, MONSEIGNEUR VIELLE

MOIRANS

Monseigneur, donnez-vous la peine de vous
asseoir... prenez ce fauteuil.

MONSEIGNEUR VIELLE

Je vous remercie, Monsieur le Député, je serai
parfaitement ici. Je ne sais s'il est bien nécessaire
que je vous explique ma visite, car vous connaissez
mieux que moi les raisons qui l'ont motivée. Vous
n'ignorez pas les bruits qui courent sur votre
compte; il va de soi que pas une seconde je n'y ai
ajouté foi, mais je viens vous demander, Monsieur
le Député, de bien vouloir les démentir publique-
ment. Pourquoi? il est à peine besoin que je vous
le dise. Votre situation est telle que vos amis ne
peuvent supporter de vous voir imputer des pro-
jets et des pensées incompatibles avec tout ce qu'on
sait de votre caractère.

MOIRANS

Je vous remercie, Monseigneur, je soupçonnais
en effet la raison de votre visite. Malheureuse-
ment... (il s'arrête). Je vous demande pardon, mais
je suis très fatigué et puis à peine lier deux idées,
mes pensées ne répondent pas quand je les appelle...
Je ne puis accéder à votre désir.

MONSIEUR VIELLE

Et pourquoi cela ?

MORANS

Parce que l'on dit vrai. Ma lettre de démission est écrite ; il n'y a plus qu'à l'envoyer. Je ne sais comment tout de la ville est déjà au courant de mes projets. Il est vrai que je n'ai guère surveillé mes paroles hier au soir. Mais, je vous le répète, Monseigneur, il n'y a plus qu'à l'envoyer.

MONSIEUR VIELLE

Seulement vous ne l'envoyez pas. Ne m'interrompez pas, Monsieur le Député ; il me semble que je vous connais mieux même que vous ne pouvez le penser. Je vous suis depuis bien des années ; j'ai lu tous vos discours, et je crois en avoir pénétré le sens mieux, beaucoup mieux que ceux auxquels ces discours s'adressaient. Vous ne m'inspirez pas seulement cette estime qu'il est impossible de ne pas accorder à votre intelligence et à votre caractère ; non ; je sais qu'il y a en vous plus qu'un orateur habile, et mieux même que ce qu'on est convenu d'appeler (avec un sourire) un bon citoyen ; il y a en vous... une âme, et qui ne vous permettra pas d'envoyer cette lettre.

MORANS

Et si c'était elle qui m'ordonnait de l'envoyer ?

MONSIEUR VIELLE

Cette hypothèse, je regrette de te dire, ne supporte pas l'examen ; car votre âme est celle d'un fils de l'Eglise.

MORANS

Pouvez-vous en être sûr, Monseigneur ?

MONSIEUR VIELLE

Absolument sûr, Monsieur le Député ; et je vous préviens même qu'il serait vain de chercher à m'en faire admettre, car votre vie se lèverait contre vos paroles et les anéantirait.

MORANS

Ma vie, Monseigneur, êtes-vous donc si sûr de la bien connaître ?

MONSIEUR VIELLE

Oui. Vos actes sont là.

MORANS

Mais pouvez-vous savoir si ma vie, ma vraie vie n'a pas été ailleurs que dans mes actes ?

MONSIEUR VIELLE

Je ne vous suivrai pas dans cette distinction ; en dehors de nos actes, il n'y a place que pour l'image que nous nous faisons de nous mêmes, et cette image n'est pas nous. (Comme Morans va l'interrompre.) Votre vie a été celle d'un chrétien militant, il n'y a

partient à personne, pas même à vous, de le nier ; pour des raisons sur lesquelles il ne m'appartient pas d'insister et que je ne suis pas sûr d'ailleurs de pénétrer entièrement, il se peut que vous ayez intérêt à vous le dissimuler ; mais il n'est pas en votre pouvoir de détruire le passé ; tout au plus pourriez-vous vous croire capable de le renier ; quant à le renier effectivement, c'est une autre affaire — et nous le verrons.

MOIRANS

Monseigneur, il m'est impossible de vous entendre : supposez un instant que, tout en menant ce que vous voulez bien appeler la vie d'un chrétien militant, j'aie entretenu des pensées qui n'étaient pas réellement celles d'un chrétien, que mes actes n'aient pas traduit fidèlement ces pensées...

MONSEIGNEUR VIELLE

Qu'étaient-ce donc que ces actes sinon encore des pensées, mais exprimées, des paroles enfin ? Voudriez-vous donc me faire croire que ces paroles étaient trompeuses, qu'elles étaient destinées à égarer vos auditeurs sur vos idées véritables ? Il faut que l'intérêt qui vous pousse à altérer votre passé à vos propres yeux soit bien puissant pour que vous cherchiez à faire peser sur lui un aussi grave soupçon. Je ne doute pas, remarquez-le, de votre sincérité de maintenant, ni du reste de celle d'autrefois ; mais je vous mets en garde contre les interprétations que vos paroles ne manqueraient pas de sug-

gérer à un interlocuteur moins favorablement disposé que moi à votre égard, et moins renseigné sur votre compte.

MOIRANS

Et cependant, Monseigneur, quand vous disiez tout à l'heure que vous pensiez avoir mieux pénétré que beaucoup de mes auditeurs le sens de mes paroles...

MONSEIGNEUR VIELLE

Je voulais dire que derrière la littéralité des formules dont vous usiez, j'ai cru souvent discerner un sens plus profond, et comme plus spirituel. (Un silence.)

MOIRANS

Mais alors, Monseigneur, si mes paroles actuelles s'expliquent selon vous par le désir de dénaturer mon passé, ce désir même à quoi pouvez-vous l'attribuer ?

MONSEIGNEUR VIELLE

J'attends de votre franchise que vous me l'expliquiez ; j'attends de votre confiance que vous me révéliez les raisons qui vous ont pu faire penser un moment à envoyer cette lettre. On prétendait déjà que vous étiez fatigué, surmené... (Moirans veut l'interrompre.) Je ne crois pas à ces motifs. Un homme comme vous ne peut envisager un instant une détermination pareille sans des raisons graves

et qui ne peuvent être d'ordre physique. Il y a là un petit problème qui est déjà du passé, mais qui m'intrigue, je vous l'avoue ; et je vous serai très reconnaissant, mon cher député, si vous me faites la grâce de m'aider à l'élucider.

MOIRANS, auèrément.

Comme on vous sent sûr de votre puissance, Monseigneur ! et comme on se trouve fragile et inconséquent en face de vous. Vous avez pour vous la force de vingt siècles...

MONSIEUR VIELLE

Que me dites-vous là ? cette force est en vous, et je ne suis venu ici que pour vous en faire prendre conscience ; pouvez-vous me croire la prétention d'influer en quelque façon sur vos décisions ? Non ; s'il en avait été besoin je me serais borné à appeler votre attention sur quelques points... mais je suis heureux de voir que cela n'est pas nécessaire, car je sais que vous ne songez même plus à envoyer cette lettre.

MOIRANS

Votre triomphe est prématuré, Monseigneur, cette lettre partira.

MONSIEUR VIELLE

Il y avait le désir de me braver dans cette phrase-là, avouez-le ; aussi me laisse-t-elle insensible. Vous étendez le bras pour sonner — vous

allez donner cette lettre au domestique ; croyez-vous faire preuve par là de ce que vous appelleriez, je suppose, une pensée libre ? ce serait bien à tort ; car ce que vous nommeriez un acte ne serait plus qu'un geste.

MOIRANS

Monseigneur, vous ne voyez donc pas que je ne peux plus, que ce ne serait plus qu'une mascarade. Je ne suis plus catholique.

MONSIEUR VIELLE

Il y a dix minutes que j'attendais cette phrase-là. Vous croyez qu'on peut cesser d'être catholique ? On ne cesse pas plus d'être catholique qu'on ne cesse d'être une créature. Vous croyez que le catholicisme est comme une couleur dont notre pensée serait teinte, et qui pourrait s'effacer sous l'influence de je ne sais quelles réflexions, de je ne sais quelles expériences (étendant la main, je ne veux pas les connaître. Mais non. Il est en nous bien au delà de ce que nous pouvons atteindre, bien au delà de ce que nous pouvons changer : ce que nous pouvons atteindre et changer est si peu de chose ! Cesser d'être catholique ! vous m'évoquez — pardonnez cette anecdote — ce petit enfant qui, se voyant maltraité par ses camarades et remarquant qu'on ne frappait jamais sa sœur, disait : « Papa, je ne veux plus être un petit garçon. » Votre religion est en vous, mais elle n'est pas de vous. Rien ne cesse que ce qui peut devenir, et un catholique...

MOIRANS

Et si je n'ai jamais été catholique ? (Un silence.)

MONSIEUR VIELLE

Permettez-moi une question, mon cher député : si quelqu'un était venu vous dire en face il y a six mois : « Vous n'êtes pas catholique », auriez-vous répondu : « C'est vrai » ?

MOIRANS

Croyez-vous rien prouver ? Si je me suis abusé...

MONSIEUR VIELLE

Ce n'est pas alors que vous vous abusez. Qu'à la lueur de vos inquiétudes présentes votre passé vous apparaisse sous un jour nouveau, que vous en veniez à vous demander si vous avez été catholique (il a un soupir), et à penser que peut-être vous ne l'avez jamais été — c'est ce que je ne conteste pas ; mais que vous puissiez supposer que moi, qui connais votre passé, j'accueillerai les interprétations extravagantes (excusez le terme) qu'il vous plaît d'en donner, c'est ce qui me fait sourire.

MOIRANS

Monseigneur, comment puis-je vous convaincre ?

MONSIEUR VIELLE

Par la force même des choses cela vous est impossible ; vous viendriez actuellement faire profes-

sion d'athéisme et m'assurer que vous n'avez jamais cru à l'immortalité de l'âme, que je mettrai ces déclarations sur le compte de votre égarement présent, et que je me refuserais à faire peser sur votre sincérité passée le plus léger soupçon.

MOIRANS

Mais pourquoi ? pourquoi ?

MONSIEUR VIELLE, appuyant sur les mots.

L'Eglise ne saurait accepter les services d'un imposteur ; or vous avez été pour elle, nul ne peut le nier, un bon serviteur.

MOIRANS

Ainsi vous ne voulez pas croire que...

MONSIEUR VIELLE

Je ne peux pas le croire.

MOIRANS

Mais, Monseigneur, si même vous dites vrai, si c'est par suite de mes angoisses d'à présent que tout mon passé m'apparaît sous un faux jour, puis-je maintenant faire taire mes scrupules actuels, oublier mes doutes ?

MONSIEUR VIELLE

Je me plais à constater que vous me donnez raison ; car, à vous entendre parler, on eût dit tout à l'heure que vos doutes n'étaient point de si fré-

che date, et vos scrupules auraient pu sembler tardifs. Je me félicite décidément de n'avoir vu dans vos paroles que l'expression du désarroi, incompréhensible encore pour moi, je le reconnais, où je vous trouve plongé.

MOIRANS

Pardonnez-moi, Monseigneur, mais vous ne saisissez pas. Ma pensée s'était construit un palais, un palais de sable, je le comprends maintenant, mais où il lui semblait qu'elle pouvait vivre et subsister ; je me croyais encore catholique — peut-être l'étais-je : je ne sais pas. Mais ce palais s'est écroulé ; partout autour de moi j'en aperçois les décombres lamentables ; la grève en est toute jonchée. Il me semblait être à l'abri des vents et de la marée, et voici que maintenant je suis au ras de la plage ouverte à tous les ouragans. Comprenez, Monseigneur, cette forteresse de ma foi qui me semblait inexpugnable, elle s'est effondrée. C'est moi-même maintenant qu'il s'agit de défendre contre l'assaut de toutes les incertitudes, — comment pourrais-je encore songer à combattre l'incrédulité quand peut-être elle me mine en ce moment ?

MONSIEUR VIELLE

Vos paroles sont pour moi une énigme. Qu'est-ce que ce palais de sable ? Comme le chante Phérelle, « Notre Seigneur est une solide forteresse ». La maison de Dieu est vaste ; il y a place en elle

pour tous, même pour vous. Qu'est-ce que ces incertitudes qui s'abattent sur vous ? Ce ne peuvent être des doutes d'ordre historique ; je vous appréhende trop, Monsieur le Député, pour vous croire capable de vous laisser ébranler par ce qu'ils appellent l'exégèse. (Il soupir.)

MOIRANS

Je vous remercie, Monseigneur, de ne pas me croire à la merci d'aussi frêles arguments. Non. C'est bien autre chose. Ma fille... (il se trouble) peut-être le savez-vous déjà ; ma plus jeune fille est résolue à prendre le voile.

MONSIEUR VIELLE

Quoi ! ce serait l'explication ?

MOIRANS

A cette seule pensée, je ne puis vous le dissimuler, Monseigneur, je me sens bouleversé, je... Songez, Monseigneur, au delà des dilemmes médiocres, là où les questions eussent, je m'étais construit une certitude. Trouvant en soi et dans ses affirmations même le seul au-delà qui pût la contenter, ma pensée vivait dans la sérénité. Et maintenant voici que les vieilles questions me hantent à nouveau ! Possédez-vous un secret inaccessible à ma pensée, ou au contraire ce secret n'est-il pas la vieille imagination que je croyais avoir tuée ? Monseigneur, cette question ne peut se résoudre qu'en moi et pour moi — et il faudrait pourtant qu'elle se réso-

lût en Dieu, hors même de l'esprit, dans quelque zone intelligible et glacée que l'âme atteindrait en sortant de soi. Voici que je me prends à regretter le temps où la vérité était pour moi une terre mystérieuse vers laquelle on navigue et qu'on découvre un soir à l'horizon — terre d'espoir et de magie sur laquelle pullulent les végétations inconnues. Hélas ! il est dur que la vérité ne se découvre pas ainsi ; mais il est plus dur encore que même cette certitude que je croyais avoir conquise me semble maintenant si précaire, cette certitude que la vérité n'est que la danse agile et harmonieuse de notre réflexion... Si vous pouviez comprendre, Monseigneur, peut-être pourriez-vous guérir ; mais non : votre regard est trop assuré, votre sourire est trop paisible, vous n'avez pu connaître les dernières angoisses, vous avez passé au large des écueils redoutables, et le chant des Sirènes n'a pas même atteint vos oreilles... Que je retombe, voyez-vous, dans ce doute médiocre de ceux pour qui c'est vrai ou faux... douter de Dieu comme d'un événement, de l'éternité comme d'un fait divers ; dire : « c'est possible, mais ce n'est pas sûr, beaucoup le tiennent » ; retomber... retomber... (il a un geste de détresse). Et je me retourne en pleurant vers cet Eden perdu... Tout cela pour cette enfant qui sans un regret, sans une incertitude, s'en va dans la nuit. J'ai la vision de cette vie qui va se dépenser tout entière au service de Dieu, et il me semble que les espérances sublimes auxquelles elle se suspend ne sont...

MONSIEUR VIELLE

N'en dites pas davantage, mon fils, j'ai écouté patiemment votre confession. Il me semble que je pénétre maintenant votre angoisse.

MOULANS

Songez, Monseigneur, il m'échappe, ce monde glorieux où la ferveur transporte le croyant.

MONSIEUR VIELLE

Il suffit que vous en gardiez la nostalgie pour qu'on ne puisse dire en vérité que vous l'avez perdu. Les déçus ne regrettent rien, ils ne connaissent pas l'inquiétude qui vous mine. Le moment est venu, mon fils, de reprendre courage. Seule votre douleur présente importe ; le passé, vous l'interprétez, vous le regardez à travers vos doutes actuels ; vous ne savez plus vous-même ce que vous avez cru. (Mouans veut l'interrompre.) Je ne veux point me souvenir des paroles imprudentes qui vous sont échappées, car ces paroles mentaient.

MOULANS

Et pourtant, Monseigneur...

MONSIEUR VIELLE

Il vous faut différer l'examen de conscience auquel vos scrupules vous incitent ; croyez-moi, mon fils, les dispositions où je vous trouve enlèveront toute valeur aux conclusions que vous en dégagez. Seules vos angoisses présentes méritent

qu'on en tienne compte. Rassurez-vous. Je comprends votre émoi, et Dieu même peut-être ne le voit pas sans en être touché; qu'à la veille de cette grande séparation, prélude d'une sainte union que la pensée n'ose même concevoir, votre paternelle tendresse se fasse anxieuse et doute, oui, doute — qui donc oserait vous en faire un crime ? Je puis vous le dire maintenant : tout à l'heure l'affection que je vous porte s'inquiétait ; je redoutais bien d'autres erreurs. Mais non : vous n'éprouvez en face de ce grand mystère de la Grâce qui a touché votre enfant, que ce que bien des pères ont éprouvé avant vous. Ne m'interrompez pas, mon fils, car je vous apporte l'assurance dont votre cœur a besoin. Aujourd'hui plus encore qu'hier, le chemin que vous devez suivre est tracé. Que vous le vouliez ou non, vous êtes un homme d'action, et c'est dans l'action seulement que vous trouverez un remède à l'anxiété qui vous dévore. Ce n'est point en vous repliant sur vous-même que vous guérirez, car le doute s'étend et s'approfondit sous le regard qui se penche sur lui : c'est en combattant pour cette foi qui, je vous l'affirme, mon fils, est restée vôtre, et dont vous reprendrez conscience bientôt, demain peut-être, quand vous aurez résisté à la tentation de vous croire abandonné d'elle !

MORANS

Peut-être avez-vous raison, Monseigneur, oui, peut-être la retrouverai-je après la lutte. Peut-être

tout à l'heure m'égaraus je en doutant même de ma ferveur passée ; peut-être ai-je affirmé justement jadis qu'en dépit des apparences, et quelque résistance que ma raison opposât aux images et aux métaphores dont s'enveloppent pour le commun des hommes les grandes pensées religieuses, il n'est qu'une façon de croire. Et cependant, Monseigneur, si, lorsque se sera dissipé le prestige de votre présence et de vos paroles...

MONSIEUR VIELLE

Je vous le répète, mon fils, il ne s'est rien dit ici qui ne fût en vous et qui ne vint de vous. Vous avez repris la maîtrise de vous-même ; il vous appartient de la conserver. (Il se lève.)

MORANS

Souffrez, Monseigneur, que je vous accompagne. (Ils sortent ensemble.)

SCÈNE IV

MADAME MORANS, L'ABBÉ GRANDIN,
puis MORANS

L'ABBÉ GRANDIN, rentrant avec Madame Morans

Soyez sûre, Madame, que tout danger est maintenant écarté. On ne résiste point à l'éloquence de Monseigneur.

MADAME MOIRANS

Dieu veuille que vous disiez vrai, monsieur l'Abbé., mais si la lettre était déjà partie!

L'ABBÉ GRANDIN

Ce ne serait pas encore un malheur irréparable ; M. Moirans garderait la possibilité de revenir sur sa détermination...

MOIRANS, rentrant.

Je ne puis rien dire ; je suis épuisé. Monsieur l'Abbé, obtenez qu'on me laisse un moment seul.

MADAME MOIRANS

Mais cette lettre, Roger...

MOIRANS

Je ne sais pas encore moi-même si je l'enverrai.

CLARISSE, entrant.

Père, il faut l'envoyer.

MADAME MOIRANS

Clarisse !

L'ABBÉ GRANDIN

Prenez garde, mon enfant. En ces circonstances vous devez...

CLARISSE

Monsieur l'Abbé, il n'y a que moi ici qui puisse comprendre. Père !

MADAME MOIRANS

Ton père est très fatigué.

L'ABBÉ GRANDIN

Mon enfant...

CLARISSE

Il faut qu'il m'écoute.

MADAME MOIRANS

Roger, tu veux ?... (Moirans fait signe que non ; ils sortent.)

SCÈNE V

CLARISSE, MOIRANS

CLARISSE, seule-moment

Père, je vois que tu hésites... je ne sais pas ce que Monseigneur a pu te dire... mais je suis sûre qu'il faut que cette lettre parte ; je suis sûre qu'il faut que tu renonces à cette vie, car c'est une vie de mensonge. S'il y a un espoir que tu reviennes à la simplicité d'âme et à la vérité, c'est à la condition que tu te retires de ces luttes où l'on perd la conscience de ce que l'on est et de ce que l'on croit. Père, j'ai beaucoup réfléchi depuis hier soir, et il me semble maintenant que je comprends ce qu'a été la vie ; je ne la juge pas, vois-tu, je n'en ai pas le droit, mais je sais que toi-même tu es las de ces jeux orgueilleux et solitaires où ta pensée s'est

compte si longtemps. Hier tu parlais de la foi des humbles et tu disais la mépriser, mais tu sais toi-même qu'elle est le plus grand des biens, qu'elle est le seul bien ; s'il est un chemin qui puisse te ramener à ce paradis perdu, c'est celui que je dis. J'ai bien compris hier que quelque chose s'écroulait, et j'ai lu dans tes yeux une immense déception ; mais c'est cela qui permet encore d'espérer. Efface en toi le souvenir de ces vaines années ; oublie ces efforts téméraires, ces efforts impies ; fais une croix sur ta vie, père, il en est temps encore ; humilie-toi devant la foi véritable.

MOIRANS

Cette foi n'a peut-être jamais cessé d'être la mienne ; et il n'y avait dans mon angoisse d'hier que la douleur d'un père qui voit son enfant s'ensevelir vivante.

CLARISSE

Dans tes paroles d'hier j'ai senti passer le vent des négations.

MOIRANS

Ces paroles qui t'ont effrayée n'étaient sans doute que le cri de ma tendresse alarmée.

CLARISSE

Qui donc est venu verser dans ton âme enfin clairvoyante, enfin déclairée, cette illusion rassurante et dangereuse ? Père, j'ai lu dans ton âme hier, et cette âme est celle d'un incroyant.

MOIRANS

Que sais-tu de moi ?

CLARISSE

Je le devine, c'est Monseigneur qui est venu bercer ton angoisse de ces paroles fallacieuses, c'est lui qui a cherché à te persuader que tu n'as jamais cessé d'être un catholique. Père, on ne peut croire dans l'abstrait, on ne peut croire dans le vide. Et il me semble maintenant que tu ne cherchais dans la religion que de belles attitudes d'âme et d'exaltantes pensées.

MOIRANS, durement.

On dirait que tu prends plaisir à rouvrir ma blessure. Quand même tu aurais raison, quand même ce que tu nommes la foi véritable me serait demeuré étranger... à quoi bon maintenant ? ne vaudrait-il pas mieux que je passe me persuader du contraire ? ne vaudrait-il pas mieux que cette illusion bienfaisante me restât ? Qu'il ait dit vrai ou non, Monseigneur a parlé sagement, humainement, et toi tu l'armes de ce glaive trop lourd pour tes mains d'enfant.

CLARISSE

Ainsi tu aurais accepté de l'égarer toi-même !

MOIRANS

Tout à l'heure, tandis qu'il m'enveloppait de ses phrases ambiguës, je buvais ses paroles, et avec

elles c'est la paix qui entrainait en moi. Or la paix est tout ce dont j'ai besoin, comprends-tu, la paix à n'importe quel prix, et maintenant il faut que tu viennes la détruire en moi, cette paix enfin retrouvée... Tu es cruelle, Clarisse, comme tous ceux qu'on a trop aimés. Je sens revenir maintenant la vieille angoisse ; je comprends maintenant de nouveau pourquoi j'ai écrit cette lettre. Je... Ah ! pourquoi, et que t'ai-je fait ? qui t'a donné le droit de me torturer ainsi ?

CLARISSE

Celui qui a dit : « Je suis la Vérité et la Vie. »

MOHRANS

Ainsi tu te crois son interprète ! Tu crois qu'il t'a chargée de me replonger dans cette nuit d'incertitudes d'où je me suis lentement élevé à une foi ? Tu n'es qu'une enfant présomptueuse et cruelle, et si je pouvais, je rirais de ton infatuation. (Sur un autre ton) Clarisse, j'avais surmonté les doutes, j'avais surmonté même les questions ; ma pensée s'était affranchie de la geôle où se débattaient les âmes médiocres. Au-dessus d'elles, bien au-dessus, je planais. Tu parlais tout à l'heure de paradis perdu ; le paradis que je pleure n'est pas celui que tu dis, c'est celui des croyances libérées que ne retient plus au sol la banalité médiocre de l'objet. Et c'est toi qui as fait évanouir ce monde enchanté où enfin mon âme se possédait ; c'est toi qui renouvelles en moi par ton projet insensé toutes mes vieilles in-

quiétudes. De nouveau ma pensée s'hypnotise sur un au-delà possible où les prières fructifieraient ; de nouveau ma fantaisie invente comme lorsque j'étais enfant des mondes mystérieux où les morts renaîtraient. Je le lis dans ton regard, le sens de mes paroles t'échappe ; tu ne la connaîtras jamais, cette liberté glorieuse qui a été la mienne. Je le vois bien maintenant, elles étaient trompeuses les ressemblances que j'ai cru découvrir hier entre nos deux âmes ; tu es faite pour servir. Courbe-toi devant le maître auquel tu crois ; tu n'es pas digne de savoir que le principe de sa puissance est dans l'acte par lequel tu l'adores. Adieu. (Il va pour sortir.)

CLARISSE, d'une voix tremblante.

Le voile d'équivoques est déchiré, cette fois tu as dit la pensée, et tu l'as vue face à face... Pardon, mais je ne puis rien regretter... Il fallait que cela fût... Peut-être sont-ce les derniers mots que nous échangerons. Dis-moi que cette lettre partira. (Un long silence.)

MOHRANS, d'une voix changée.

Cela ne dépend plus que d'un seul être, et cet être c'est toi.

CLARISSE, effrayée.

Que veux-tu dire ?

MOIRANS

Si tu renoues à entrer au couvent, cette lettre partira. Sinon... (il fait le geste de la déchirer.)

CLARISSE

Mais pourquoi?

MOIRANS

Si tu m'infliges cette douleur mortelle de te voir s'engloutir dans le néant du cloître, il n'y aura plus pour moi de salut que dans l'action; comme Monseigneur le disait tout à l'heure, l'action seule guérit — peut-être. Je ne pourrai renoncer à cette existence qui m'est devenue nécessaire que si tu restes; nous partirions ensemble, nous voyagerions...

CLARISSE, avec déchirement.

Père, tu ne parles pas sérieusement. Le problème qui se pose pour toi ne peut se débattre qu'entre toi et... (elle s'arrête). C'est à ta conscience qu'il appartient de décider. Tu n'as pas à t'occuper de moi. Tout doit se passer entre la conscience et toi-même.

MOIRANS

Ce sont des phutises. Libre à toi de poser la question sur un terrain idéal ou s'agitent des entités. En fait... je vieillis, tu comprends, et j'ai besoin de quelque chose ou de quelqu'un qui me retienne encore à la vie. Tu peux jouer ce rôle, Clarisse, toi seule le peux. Si tu refuses, je serai bien forcé de

déchirer cette lettre. Oh! je sais, tu me proposerais volontiers d'autres distractions, plus inoffensives: les visites aux pauvres de la paroisse, ou les entretiens édifiants avec M. le Curé, ou encore de pieuses lectures faites en prenant des notes, et qui m'ramèneraient dans le droit chemin. Tu vois, je devine les charmantes propositions que tu ne manquerais pas de me faire, si je te laissais parler. Malheureusement il n'est pas question de cela; je me sens peu de dispositions pour ce rôle de vieillard bonasse. Il n'y a que deux alternatives, et ce sont celles que j'ai dites.

CLARISSE

Père, le rôle que tu joues est atroce. Tu cherches à exploiter l'indignation que j'éprouve à la pensée de cette vie de mensonges avec laquelle tu refuses de rompre, tu cherches à exploiter le désir ardent que j'aurais eu (Moirans soupir) de travailler pour ton salut; ne sours pas, c'est bien du salut qu'il s'agit en ce moment. Jusqu'où faut-il que tu sois descendu pour oser ce chantage monstrueux? (Un silence). Mais cela est inutile, mon devoir ne peut pas être de céder; je sens que ce serait une lâcheté d'accepter ce marché; il n'est pas possible que l'appel que j'ai entendu ait été vain et qu'il me faille maintenant... (Se tordant les mains.) Mon Dieu, éclairez-moi, donnez-moi un signe...

MOIRANS

Il te faut des signes maintenant! Tu deviens exigeante.

CLARISSE

D'ailleurs... mon sacrifice ne te sauverait pas ; quelle serait la valeur de ton renoncement s'il était acheté ?

MOIRANS, avec une ironie profonde.

Je croyais que les prières pour le salut des autres pouvaient être exaucées ; un sacrifice est-il moins efficace ?

CLARISSE

Ne profane pas ces mystères.

MOIRANS

Il est vrai qu'il est plus facile de prier — surtout quand on n'a que cela à faire.

CLARISSE, désespérée.

Je ne peux pas, je ne dois pas.

MOIRANS

« Je ne peux pas » suffit. C'est bien, je sais maintenant à quoi m'en tenir sur l'esprit dans lequel tu abordes ta nouvelle existence. Ce n'est pas le danger qui t'attire, comme tu le disais hier ; non, ce qui te sollicite, c'est le confort moral d'une vie paisible où, moyennant une certaine dose réglée de ferveur et quelques petits sacrifices physiques, on est assurée de faire son salut. Va. Prépare-toi sagement à la béatitude comme on prépare un con-

cours. Pas trop de zèle surtout ; cela se paye dans la suite. De la modération. Une hygiène raisonnable ; et de petites distractions innocentes de temps en temps.

CLARISSE, se houchant les oreilles.

Je ne veux pas entendre.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADAME MOIRANS

MADAME MOIRANS

Mais que se passe-t-il ? (A Clarisse.) Tu as l'air complètement bouleversée.

CLARISSE

Maman, je veux partir tout de suite. Je veux aller là-bas tout de suite.

MADAME MOIRANS

Voyons, tu n'es pas raisonnable, ce serait un coup de tête ; et puis c'est impossible.

CLARISSE

Je ne peux pas rester ici.

MADAME MOIRANS

Mais tu es folle. Pendant ce temps Moirans a pris la lettre et l'a déchirée. Roger ! Tu as déchiré la lettre ?

MOIRANS

Oui.

MADAME MOIRANS

Clarisse ! tu devrais être heureuse. Ton père...

CLARISSE

Maman, je t'en supplie, laisse-moi partir dès ce soir. Il le faut.

MADAME MOIRANS

Nous allons demander à Monsieur l'Abbé ce qu'il en pense; il vient d'avoir une conversation avec la sœur.

CLARISSE

Il est encore là ?

MADAME MOIRANS

Tu voudrais lui parler ?

CLARISSE

Oui.

MADAME MOIRANS, appelant.

Monsieur l'Abbé, pouvez-vous venir un instant ?

MOIRANS

Ah ! ça, mais il passe sa vie ici !

MADAME MOIRANS, à l'Abbé qui entre.

Clarisse voudrait vous dire un mot.

MOIRANS, à sa fille.

C'est cela, va chercher un peu de réconfort auprès de Monsieur l'Abbé ; il en a à revendre. (Il sort.)

MADAME MOIRANS

Mon Dieu, mais qu'est-ce qui se passe ? (L'Abbé lui fait signe de le laisser seul avec Clarisse, elle sort.)

SCÈNE VII

CLARISSE, L'ABBÉ GRANDIN

L'ABBÉ GRANDIN, avec bonté.

Qu'y a-t-il, mon enfant ?

CLARISSE

Monsieur l'Abbé, je suis dans la pire angoisse... et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que je ne peux même pas tout vous expliquer... Je ne puis que vous poser une question dont il faut, monsieur l'Abbé, que vous sentiez... Toute ma vie dépend de la réponse.

L'ABBÉ GRANDIN

Quelle est donc cette question ?

CLARISSE

La vocation du cloître peut-elle être une tentation ? dites, le peut-elle ? ou bien est-ce qu'elle est

sûrement infailible, et quand on a entendu... l'appel, peut-on s'y rendre sans une hésitation, sans un scrupule, en se bouchant les oreilles pour ne pas entendre les voix qui voudraient vous retenir ?

L'ABBÉ GRANDIN

D'abord, mon enfant, calmez-vous ; je vous vois toute bouleversée, toute surexcitée.

CLARISSE

Dites, monsieur l'Abbé !

L'ABBÉ GRANDIN

Promettez-moi maintenant d'être calme.

CLARISSE

Je vous le promets... mais cette question ?

L'ABBÉ GRANDIN

Cette question se résout très facilement. Sans doute il peut arriver qu'on croie entendre cet appel dont vous parlez sans avoir vraiment la vocation religieuse. Je me souviens qu'au grand séminaire...

CLARISSE

Ce n'est pas cela, monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ GRANDIN

Il faut donc prendre garde ; mais songez, mon enfant, qu'il n'est pas question de prononcer en-

core vos vœux. Vous aurez tout le temps de vous consulter, de vous interroger ; et même...

CLARISSE

La question est autre.

L'ABBÉ GRANDIN

Voyons, mon enfant, ne m'interrompez pas à chaque minute. Si donc vous sentez que la vie du monde vous attire, que vous ne pouvez pas vivre loin d'elle, si des doutes vous viennent sur le caractère durable de votre vocation, votre devoir, — je dis votre devoir, — sera d'en tenir compte ; car Dieu veut qu'on le serve de plein gré. Qu'y a-t-il ? pourquoi me regardez-vous ainsi ? je ne sais plus ce que j'allais dire.

CLARISSE

Pardonnez-moi, monsieur l'Abbé, mais vous ne voyez pas quel est mon doute. Je ne crains pas que rien étouffe en moi cette vocation ; je sais que mon plus ardent désir est de consacrer ma vie au service de Dieu. Je ne serai pas de celles qui après les heures d'enthousiasme et de ferveur se retournent lentement vers la vie qu'elles ont quittée, pour fixer sur elle un regard chargé de larmes.

L'ABBÉ GRANDIN

Voilà d'imprudentes paroles, mon enfant ; nul ne peut répondre de lui-même ; votre zèle cependant me plaît, et...

CLARISSE

Je puis répondre de moi ; mais ce que je ne sais pas, c'est si mon devoir véritable ne serait pas de surmonter en moi cet appétit du cloître, de vaincre ce goût irrésistible qui me porte à être religieuse...

L'ABBÉ GRANDIN, ouvrant de grands yeux.

Et pourquoi le devriez-vous, ma fille ?

CLARISSE

Si comme il le disait tout à l'heure c'était la grande paix du couvent qui m'attirait ? si ce que j'ai cru être une victoire n'était qu'une fuite ? Monsieur l'Abbé, peut-être la vie me fait-elle peur ; peut-être suis-je trop lâche pour vivre comme les autres. Peut-être une atroce illusion de ma faiblesse m'a-t-elle fait voir l'existence la plus glorieuse dans ce qui n'est que l'existence la plus facile.

L'ABBÉ GRANDIN

La plus facile ! y pensez-vous, mon enfant ? ce n'est point une vie si facile qui vous attend, et je crains pour vous des déceptions. Quand vous aurez à vous lever au milieu de la nuit...

CLARISSE, avec effroi.

Est-ce à cela que se reconnaît selon vous une vie difficile ?

L'ABBÉ GRANDIN

Vous aurez à rompre avec bien des habitudes de luxe, et je dirai, de confort...

CLARISSE, se dominant.

Comprenez-moi, monsieur l'Abbé, tout cela ne m'effraye point. Il ne s'agit point de ces sacrifices-là.

L'ABBÉ GRANDIN

Peut-être vous sembleront-ils plus lourds que vous ne pensez.

CLARISSE

Il s'agit des dangers... spirituels ; si c'était la certitude d'un abri contre les grands périls de la pensée !

L'ABBÉ GRANDIN

Pour le coup, je ne vous comprends plus.

CLARISSE

Le souci de mon salut... s'il risquait de devenir là-bas pour moi la préoccupation exclusive ?

L'ABBÉ GRANDIN, riant.

Je n'y verrais point un si grand malheur. Nous sommes tous ici-bas pour faire notre salut, du mieux que nous pouvons.

CLARISSE

Monsieur l'Abbé, je sens que vous êtes à mille lieues de me comprendre.

L'ABBÉ GRANDIN

Je crains en effet de ne pas saisir parfaitement ce qui vous tourmente. J'aperçois pourtant... mais ces inquiétudes se dissiperont, vous verrez. (Il veut se lever.)

CLARISSE

C'est maintenant, monsieur l'Abbé, c'est tout de suite qu'il faut une réponse à mes angoisses.

L'ABBÉ GRANDIN

Vous verrez combien là-bas, lorsque vous mènerez cette sainte existence, tout vous semblera plus simple...

CLARISSE

Mais n'est-ce pas là le pire danger ? Si peu à peu, comme il le disait (baissant la voix), on s'abêtissait !

L'ABBÉ GRANDIN, qui n'a pas entendu.

Comment dites-vous ?

CLARISSE

Si peu à peu on oubliait que la porte du ciel est une porte étroite, si l'on s'engourdissait dans les certitudes trop faciles et qui... (Avec effroi, Père, père, si tu m'entendais, tu serais heureux ! (Se passant les mains sur la figure.) Je ne sais plus, je ne sais plus.

L'ABBÉ GRANDIN

C'est une petite excitation bien naturelle à la veille de prendre une détermination aussi grave.

J'irai vous voir, mon enfant, et nous nous entre-tiendrons de ces questions qui vous préoccupent, à juste titre, oh ! je ne le nie pas. Seulement il ne faut pas vous épouvanter ainsi. Il ne m'est malheureusement pas possible de rester plus longtemps maintenant. Mais j'irai vous voir, le prêtre est un peu le médecin de l'âme. Vous ne coulierez vos pensées.

CLARISSE, étonnée.

Je vous...

L'ABBÉ GRANDIN

J'espère vous tranquilliser. Vos inquiétudes sont agréables à Dieu. D'ailleurs je lis sur votre visage que déjà vous voyez plus clair en vous-même.

CLARISSE

Oui, c'est vrai.

L'ABBÉ GRANDIN

Je vous le disais bien. Et quant à votre question initiale, je pense que vous comprenez maintenant qu'il ne m'était pas possible de la prendre au sérieux.

CLARISSE

Oui...

L'ABBÉ GRANDIN

Comment serait-ce une tentation..

CLARISSE, d'une voix ambiguë.

De chercher le moyen le plus sûr de résister à toute tentation?

L'ABBÉ GRANDIN, se levant.

C'est cela, c'est cela. Aïe! mon rhumatisme. Ce n'est rien, ne m'accompagnez pas, ma fille, je connais le chemin. (Il sort.)

CLARISSE, seule, courant à la porte.

Père, père, sois heureux : je reste avec toi.

RIBEAU.

ACTE IV

Un an après.

Un salon dans une villa au bord d'un lac d'Italie.

SCÈNE 1

CLARISSE, MOIRANS

MOIRANS

Ta mère et Thérèse ne sont pas encore descendues?

CLARISSE

Le voyage les a fatiguées, et elles ont dû hier soir qu'elles se lèveraient tard.

MOIRANS

Je les ai trouvées changées toutes les deux. Ta mère a vieilli.

CLARISSE

C'est vrai.

MOIRANS

Et j'ai l'impression que la sœur se maquille.

CLARISSE

C'est possible. (On silence.)

MOIRANS

Voilà notre bonne petite vie à deux interrompue, sinon même (il a un geste expressif)... les meilleures choses durent peu, hélas ! Mais il y a eu de belles heures. Tu te rappelles nos soirées du Pincio, et certains après-midi...

CLARISSE

Je veux porter en moi ces souvenirs sans me les énumérer. On ne se sent riche qu'en ne se détaillant pas à soi-même ses joies.

MOIRANS

Tu n'as pas ton air habituel aujourd'hui ; on dirait que tu as mal dormi.

CLARISSE

J'ai mal dormi.

MOIRANS

Des soucis ? (Clarisse a un geste évasif.) Mon petit, me retirerais-tu la confiance ? Cela a été si bon, cette vie fraternelle. Tu ne sais pas combien cela a été précieux pour moi de pouvoir parler librement, de pouvoir me raconter à toi.

CLARISSE

Je me demande quelquefois si on ne se crée pas même lorsqu'on croit se raconter.

MOIRANS

Tu me connais maintenant tel que je suis.

CLARISSE

Peut-être ne sommes-nous rien. (On alloue.)

MOIRANS

Tu es singulière ce matin. Tu conviens que tu me caches quelque chose ?

CLARISSE

Ce n'est pas ce que les petites filles appellent un secret. Rassure-toi. Je ne suis pas moi-même au juste ce que c'est. Je crois que c'est une souffrance qui pousse.

MOIRANS

Est-ce à cause de l'arrivée de ta mère et de ta sœur ?... ou bien est-ce à cause de Pierre ?

CLARISSE

Les raisons viennent après.

MOIRANS

Tu veux dire qu'on ne les connaît qu'après.

CLARISSE

Elles n'existent que lorsqu'on les connaît. (On silence.)

MOIRANS

Quelle est cette sagesse aride que je ne te soup-
connais pas?

CLARISSE

Je ne saurais pas la traduire en formules.

MOIRANS

Avoue que Pierre n'est pas étranger à cette tris-
tesse insolite. Il va venir tout à l'heure; il m'in-
terrogera une fois de plus; que lui répondrai-je?

CLARISSE

Je ne sais pas.

MOIRANS

Tu ne me permets pas de te laisser espérer?...
Il t'aime, Clarisse, et c'est un garçon loyal, je ré-
ponds de lui.

CLARISSE

Peux-tu croire que cela me suffise?

MOIRANS

Et pourtant j'aurais cru que de nouveau... main-
tenant que tout cela est passé...

CLARISSE

Comment peux-tu savoir que cela est passé?

MOIRANS

Pourquoi est-ce que je te sens aujourd'hui si
tendue et si secrète?

CLARISSE

Il ne faut pas m'en vouloir, père.

MOIRANS

Tu ne l'aimes pas, tu ne penses pas pouvoir l'ai-
mer?

CLARISSE, toujours.

Le problème est autre.

MOIRANS

Quel est-il? Elle ne répond pas. Ma pauvre en-
fant, il faudrait te faire une âme plus simple.

CLARISSE

L'abbé m'a dit à peu près cela, la dernière fois
que nous avons causé ensemble.

MOIRANS

Tu sais bien qu'il ne le disait pas dans le même
sens.

CLARISSE

Tu te trompes, père; son but n'était pas le lien,
mais il raisonnait et il parlait comme toi... et
qu'importe le but? il n'y a que la façon de penser
qui compte, ou de ne pas penser. Une âme plus
simple? Peut-on donc se multiplier, et le doit-on? Si
c'était un suicide!

MOIRANS

Comprends-moi donc, mon enfant, ce que je veux
c'est que tu vives, au contraire. Les grandes com-

plexités de la pensée tuent la vie en nous. Il y a des maladies de l'intelligence... je te l'affirme par expérience; je suis encore bien près de ce passé douloureux, et pourtant déjà je commence à le juger.

CLARISSE

Es-tu bien certain que ce soit la santé que tu as retrouvée à présent ? Rappelle-toi comment tu aurais jugé il y a un an tes paroles d'aujourd'hui, si tu avais pu les entendre.

MOIRANS

C'est maintenant que je vois les choses dans leur vraie lumière.

CLARISSE

Il n'y a pas de lumière qui soit plus vraie qu'une autre. (Un silence.)

MOIRANS

Pierre va partir à la fin de la semaine. Emportera-t-il une certitude ?

CLARISSE

Son départ ne hâtera pas mon destin.

MOIRANS

Voici ta mère et ta sœur, je vais te laisser avec elles. (Il sort.)

SCÈNE II

CLARISSE, THÉRÈSE, MADAME MOIRANS

CLARISSE

Avez-vous bien dormi ?

MADAME MOIRANS

Les lits sont un peu durs.

CLARISSE

On vous a bien porté le petit déjeuner ?

THÉRÈSE

On ne sait pas faire le chocolat ici.

MADAME MOIRANS

M ce sucre cristallisé ne fond pas. (Regardant autour d'elle.) Pour combien de temps ton père a-t-il loué ?

CLARISSE

Jusqu'à l'été. Le comte Favelli à qui la villa appartient arrive tous les ans au début de juillet.

THÉRÈSE

Vous n'avez pas dû vous ennuyer tous les deux.

MADAME MOIRANS

Et pendant ce temps-là... on ne saura jamais par quoi j'ai passé.

CLARISSE, à sa sœur.

Tu en as fini avec toutes les formalités ?

THÉRÈSE

Bien merci !

MADAME MOIRANS

Tous les jours des avanies. Des amis qui ne nous saluent plus.

CLARISSE

Ma pauvre maman !

MADAME MOIRANS

Ton frère qui s'est mis en tête d'épouser une danseuse.

THÉRÈSE

Histoire de faire enrager papa.

MADAME MOIRANS

Mais enfin cette existence ne peut pas durer. Qu'allez-vous faire ?

CLARISSE

Nous ne le savons pas encore.

THÉRÈSE, à Clarisse, à mi-voix, désignant sa mère du regard.

Son caractère a beaucoup changé.

MADAME MOIRANS

Qu'est-ce que tu dis ?

THÉRÈSE

Je vais aller faire un tour dans le jardin ; cela m'a l'air très joli.

CLARISSE

Veux-tu que j'aille avec toi ?

MADAME MOIRANS, à Clarisse

Reste un moment, veux-tu ? (Thérèse sort.)

SCÈNE III

CLARISSE, MADAME MOIRANS

MADAME MOIRANS

Maintenant que Thérèse est partie, je puis bien te dire que nous sommes décidées à ne plus vivre ensemble. Ta sœur a pris depuis le divorce un genre auquel il m'est impossible de m'habituer. Elle a des toilettes extravagantes, elle s'affiche avec des gens... et... (elle s'arrête).

CLARISSE

Quoi, maman ?

MADAME MOIRANS

Je crains qu'il n'y ait pis encore. Il vient à la maison une espèce de littérateur doucereux...

CLARISSE

Tu crois qu'il veut l'épouser ?

MADAME MOIRANS

Il est marié. (Un silence.) Clarisse, je suis une malheureuse femme, et s'il n'y avait pas la religion, il y a longtemps que je n'existerais plus... est-ce qu'on peut se confesser ici ?

CLARISSE, réprimant un soupir.

Evidemment.

MADAME MOIRANS

Quel homme est-ce, le curé ?

CLARISSE

Je ne sais pas, je ne l'ai jamais vu.

MADAME MOIRANS

Ah... Dis-moi, alors c'est absolument fini, ce projet d'autrefois ? (Clarisse ne répond pas.) Vu, cela vaut mieux ainsi. Je ne me serais pas consolée de te voir cloîtrée... Sais-tu que tu as vraiment changé ? Je te trouve rajeunie... et en même temps plus femme.

CLARISSE

Ah !

MADAME MOIRANS

Pour une jeune fille, vois-tu, le mieux est encore de se marier... c'est vrai que les exemples que tu as autour de toi ne sont guère encourageants... mais il y en a d'autres. (Un petit silence.) Le Dr Servan est ici ?

CLARISSE

Oui.

MADAME MOIRANS

Il vous a rencontrés par hasard ?

CLARISSE

Non.

MADAME MOIRANS

Ton père lui avait écrit que vous étiez ici ?

CLARISSE

Je crois qu'il lui a écrit de venir nous rejoindre.

MADAME MOIRANS

Et alors ?... prends garde ; c'est un homme qui ne croit à rien. Je sais bien ; la religion est peut-être moins nécessaire aux hommes qu'aux femmes. Mais tout de même moi je ne m'y fierais pas... un garçon qui n'a même pas fait sa première communion ; on a beau dire, il en reste toujours quelque chose. Ce n'est pas l'homme qu'il te faut. Mais il y en a d'autres. Moi, n'est-ce pas ? ce n'est pas mon intérêt de te conseiller de te marier. Qu'est-ce que je deviendrai ? je ne suppose pas que ton père ait l'intention...

CLARISSE

Vous ne pourriez plus vivre ensemble.

MADAME MOIRANS

D'ailleurs on ne le défendrait. (Clarisse la regarde.) Oui, il paraît que ton père a écrit à Monseigneur une lettre où il reniait tout son passé... Mais alors, tu vois ce que va être ma vie, toute seule ! je n'ai même plus la pauvre M^{lle} Amélie... ah ! s'il n'y avait pas la religion !... Celui qui n'aurait dit, tout de même, il y a trente ans, que cela finirait comme cela... c'est dur. (Elle a une grimace de vieille femme.)

CLARISSE, d'une voix sourde.

Et pourtant il y a des misères pires que la tienne, il y a des deuils plus profonds que le tien.

MADAME MOIRANS, brusquement.

Alors tu n'es pas heureuse ? Il n'a même pas su te rendre heureuse ? Ah ! si c'est vrai !... Pourquoi l'as-tu suivi ?

CLARISSE

Maman, tu sais bien qu'en parlant avec lui ce n'est pas le bonheur que je cherchais.

MADAME MOIRANS

Que cherchais-tu donc ?

CLARISSE

Peu importe, puisque je ne l'ai pas trouvé.

MADAME MOIRANS

Tu aurais beau dire : si tu souffles, ce n'est qu'avec ton intelligence, et moi...

CLARISSE

Ne t'y trompe pas, mère, on ne souffre jamais qu'avec toute son âme.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MOIRANS

MOIRANS, entrant.

Je viens de voir Servan sur la route ; il sera ici dans cinq minutes. Tu dois savoir maintenant s'il peut espérer. On n'a pas le droit de le laisser plus longtemps dans l'incertitude. Il sait que tu caches ses sentiments pour toi. Tu ne peux pas spéculer plus longtemps sur la timidité qui l'empêche de se déclarer ouvertement. Il faut qu'au besoin tu l'obliges à parler et que tu l'éclaires sur tes véritables intentions.

CLARISSE

Si je ne les connais pas moi-même ?

MOIRANS

Il faut les connaître. Tout dépend de toi.

CLARISSE

C'est justement ce qui est terrible.

MADAME MOIRANS

Il me semble, Roger, qu'il vaudrait mieux...

MOIRANS

Ces attermoissements ne peuvent être d'aucune utilité. Le voici.

SCÈNE V

LES MÊMES, PIERRE

PIERRE

Bonjour, madame, vous avez fait bon voyage ?

MADAME MOIRANS

Je vous remercie.

MOIRANS

Écoutez, mon ami, nous allons vous laisser avec ma fille. Nous savons parfaitement pourquoi vous êtes ici. Il est inutile de jouer la comédie. Je vous autorise, et même je vous invite, à dire à Clarisse... ce que d'ailleurs elle sait déjà (il sort avec sa femme).

SCÈNE VI

PIERRE, CLAUSSÉ

CLAUSSÉ

Mon père a raison, il est inutile de feindre davantage. Je sais que vous êtes venu pour demander ma main et que son consentement vous est acquis.

PIERRE

C'est vrai... mais ce n'est pas ainsi que j'aurais voulu...

CLAUSSÉ

Ne regrettez pas tant d'entrées en matière misérables ou de préambules conventionnels ; il ne fallait pas qu'il y eût rien de cela entre nous.

PIERRE

Et cependant maintenant, avant même que vous ayez rien dit, je sens que tout est perdu.

CLAUSSÉ

Pourquoi ?

PIERRE

Parce que vous n'auriez pas parlé comme cela si... si vous m'aimiez. Vous ne m'aimez pas.

CLAUSSÉ

C'est vrai, et pourtant je sais que si je devenais votre femme...

PIERRE

A quoi bon ? Je ne suis pas un enfant qui a besoin d'être consolé.

CLAUSSÉ

Vous ne me comprenez pas ; je sais qu'en refusant votre offre, c'est le bonheur que je rejette...

PIERRE

Pardonnez-moi ; je ne vous crois pas. Le bonheur n'est pas une chose que l'on puisse repousser ainsi.

CLARISSE, le regardant profondément.

Vous croyez ?

PIERRE

J'en suis sûr.

CLARISSE, avec amertume

Et cependant c'est parce que vous m'apporteriez le bonheur que je ne puis accepter. (Se dominant.) Écoutez : il y a des êtres qui ne sont pas nés pour le bonheur, et qui, même s'il devait jamais leur échouer en partage, ne sauraient pas s'en accommoder. Plaignez-les, même si leur inquiétude doit vous demeurer étrangère.

PIERRE

L'homme ne peut aspirer à rien qui soit au delà du bonheur ; cette inquiétude même n'est que la hauteuse d'un bonheur vaguement imaginé, et que la vie ne peut offrir.

CLARISSE

Vous croyez ? (Un silence.)

PIERRE

Adieu. Je suis éclairé maintenant ; d'ailleurs... (Il a un geste de lassitude.)

CLARISSE

Restez.

PIERRE

A quoi bon ?

CLARISSE

Vous avez le droit de voir étair en moi ; l'amour que je lis dans vos yeux vous rend digne de ce triste privilège. (Un silence.) Il faut me croire, mon ami ; je ne vous pardonnerais pas de me rendre heureuse. Cela peut vous sembler atroce, mais cela est ainsi. La vie que vous m'offrez... ah ! vous ne pouvez savoir combien j'en vois toute la douceur ! (Ses yeux se remplissent de larmes.) Être femme, être mère ! si vous pouviez vous douter de ce qu'est pour moi cette vision !

PIERRE

Mais il ne tiendrait qu'à vous...

CLARISSE

Non, non, en acceptant votre offre je cesserais d'être moi. Une fois déjà... songez que si je n'avais pas la devant moi ce mot terrible : la tentation, je serais là-bas dans la maison grise où l'on prie nuit et jour.

PIERRE

Mais cette fois ne voyez-vous donc pas que ce n'est pas la tentation, que c'est l'appel de la nature et de la vie !

CLARISSE

L'infatigable instinct ! Peut-être le divinez-vous ; à mes yeux il n'est que ce qui survit en moi de la bête.

PIERRE

Ne dites pas de mal des bêtes; elles ignorent les supplices de l'orgueil et de la contrainte inutile.

CLARISSE

C'est pour cela qu'elles ne sont pas. Céder, cette fois, ce serait renier tout le passé, ce serait reconnaître qu'en croyant résister à la tentation, je n'obéissais peut-être qu'à un instinct secret, à je ne sais quelle volonté cachée au fond de moi-même, et qui en dupant mon orgueil me menait vers un but détesté. Cela ne peut pas être.

PIERRE

Et si c'est vrai pourtant?

CLARISSE

Il ne tient qu'à moi que ce soit faux.

PIERRE

Prenez garde: cet orgueil-là peut mener au mensonge.

CLARISSE

Il n'y a pas de vérité au delà de mes actes et de la conscience que j'en ai. Je suis ce que je veux être, et je brise en agissant le cercle où votre raison m'enferme.

PIERRE

L'obstination que vous mettez à nier cette vérité, plus que tout argument la démontre. En croyant

vous affranchir vous demeurez esclave, et plus que jamais. C'est une servitude encore que la volonté d'être libre à tout prix. Pardonnez-moi, mais je ne peux pas me résigner à vous perdre pour une chimère!

CLARISSE

Songez que ce que vous appelez une chimère est peut-être le seul bien qui me rattache encore à la vie. Si je perdais cette foi en ma liberté que vainement vous cherchez à détruire, n'espérez pas que ce serait pour vous servir, mon ami; il y a des devoirs auxquels une âme ne survit pas.

PIERRE

Et pourtant... il est une autre sagesse que la vôtre, croyez-moi; peut-être ne plane-t-elle pas dans les nuées, mais du moins elle ne s'est pas détachée de la vie; peut-être n'est-elle qu'un pis-aller, du moins ne mutilé-t-elle pas ceux qui se donnent à elle.

CLARISSE

Une conscience exigeante ne se contente pas d'un pis-aller, et je me défie des sagesse accommodantes.

PIERRE

Vous pratiquez étrangement les vertus du catéchisme, je croyais que votre religion prescrivait l'humilité.

CLARISSE, d'un ton envenimé

La religion est au delà de nos misérables discours.

PIERRE

Et pourtant c'est elle qui est la grande responsable. S'il n'y avait pas pour vous soutenir l'espoir d'un au-delà, vous ne vous appliqueriez pas à détruire en vous tous les germes de bonheur, tous les germes de vie. C'est cela qui est affreux (sa voix s'éteint). Si vous aviez vu comme moi cent fois vaciller la vie dans le regard des mourants comme une pauvre flamme qui va s'éteindre, vous sauriez que cette vie est la seule et qu'elle est précieuse ; mais non : vous allez comme une hypnotisée vers ces toirages... (Avec un rire amer.) Il est vrai que vous ne saurez pas. Les morts ne se repentant pas... Laissez-moi vous dire toute ma pensée, puisque nous ne nous reverrons pas. Il ne me reste même pas la ressource de vous admirer, car il est rude, certes, le chemin où vous vous êtes engagée, mais il conduit au salut ; la porte est étroite, mais elle ouvre sur le ciel.

CLARISSE

Que savez-vous du ciel ? que savez-vous du salut ? Ce ne sont pour vous que des mots ou de vaines images. Mais le royaume du ciel est en nous. Il n'est pas une terre de miracle promise aux lende-mains de la mort, il est le lieu de bénédiction où la foi intarissablement s'alimente. La vie éternelle n'est pas une espérance, elle n'est pas un avenir, elle est aujourd'hui.

PIERRE

D'où vient que votre regard s'attriste tandis que vous parlez ? et pourquoi au fond de vos yeux ai-je vu poindre la nostalgie ?

CLARISSE, après un silence.

Adieu, mon ami. Vous aviez raison. Les paroles sont vaines.

PIERRE

Est-ce que ?...

CLARISSE

Maintenant, c'est moi qui vous supplie de ne pas insister.

PIERRE

Adieu (il sort.)

SCÈNE VIII

CLARISSE, puis MADAME MOIRANS,
puis MOIRANS

CLARISSE, reste accablée.

MADAME MOIRANS, entrant.

Eh bien ?

CLARISSE

Il est parti.

MOIRANS, entrant.

Eh bien ?

CLAUSSIE

Père, il faut que je te parle. Pardon, maman...
tout à l'heure... sûrement...

MADAME MOIRANS

C'est cela : lui toujours ! (Elle sort.)

SCÈNE VIII

CLAUSSIE, MOIRANS

MOIRANS

Tu n'a pas refusé ?

CLAUSSIE

Père, écoute-moi...

MOIRANS

Tu l'as laissé partir ?

CLAUSSIE

Père, aie pitié de moi, et n'insiste pas. Qu'il ne soit plus question de lui. Va, le pire est fait ; quand on a eu le courage de faire souffrir ainsi... le reste est aisé. Ne me regarde pas comme cela, ta surprise ne peut pas être sincère. (Avec une grande amertume.) Tu ne te souviens pas de ces phrases qui jadis excitèrent ta joie ? Je disais qu'une vie qui n'est pas dangereuse ne vaut pas d'être vécue, et je m'exaltais à la pensée des grands vents

qui soufflent sur les sommets. (Avec une âpreté croissante.) Ces paroles, c'est ta présence qui me les arrachait, et ce n'est que depuis lors qu'elles sont devenues mes pensées. Père, vois-tu, ta responsabilité est terrible ; car maintenant je ne suis plus qu'une épave, et c'est ta faute.

MOIRANS

Voyons, tu déraisonnes. Mon influence n'a été pour rien dans tes décisions ; que tu aies peut-être hérité de mon tempérament...

CLAUSSIE

Non, non, ne rejette pas sur une fatalité mystérieuse ce qui n'a été que la conséquence de tes actes. Je vois tout cela si clairement, et je ne peux plus rien défaire, rien ! (Elle reste un moment silencieuse.) C'est toi qui m'as fait douter, et en doutant je suis devenue autre. C'est toi qui as semé en moi cette pensée funeste que le danger vaut par soi. Songe... (Avec une infime détresse.) je croyais, je croyais avec la foi des humbles, cette foi que tu méprises. (Mouans a un geste.) Si, si, toi-même tu me l'as dit. Je sentais le ciel tout proche ; un geste, rien qu'un geste et il s'ouvrait (Elle se passe les mains sur le front.) C'était plus qu'une vérité, c'était l'Être même qui se donnait à moi.

MOIRANS

Ma pauvre enfant, ai-je rien fait pour te l'enlever, cette foi précieuse ? et n'as-tu pas dit toi-même que sans moi, peut-être tu ne l'aurais pas eue ?

CLARISSE

Ne réveille pas cet autre passé ; il est endormi. (Elle songe un instant.) Toi le premier, le seul, tu m'as forcé d'interpréter ma croyance, de la réfléchir... par une suggestion malfaisante et que je n'aperçois que maintenant, tu as fait naître dans mon âme l'idée qu'au delà de ma foi il y avait en moi une autre pensée, un autre désir, et qui en rendait raison... appelle-le comme tu voudras. Et alors... cette pensée s'est emparée de moi, elle est devenue toute-puissante. L'esprit d'orgueil était mon maître. C'est cela ton crime, père. En voulant expliquer ma foi... tu l'as tuée.

MORHANS

Ce n'est pas possible... si ta croyance est morte, et je me refuse encore à l'admettre, c'est naturellement, comme tant d'autres, plus tard seulement et plus tragiquement.

CLARISSE

Jamais la foi ne meurt de mort naturelle ; dans l'ordre de l'esprit il n'y a que des suicides et des meurtres.

MORHANS

Ce n'est qu'une belle phrase, vois-tu. Plus je vais, et plus je comprends combien c'est loche de chercher un appui hors de la vie dans un au delà mystique, qu'il soit Dieu ou seulement la liberté. Le fond des choses nous l'ignorons, nous l'igno-

rerons toujours ; tout ce que nous savons, c'est que les mêmes lois sont à l'œuvre en nous et hors de nous. Les esprits se détraquent comme les corps, ils vieillissent comme les corps, ils... Si ma vie était à recommencer je ne chercherais plus à fonder sur le plan de l'absolu ; bâtie sur l'absolu, je le sais maintenant, c'est bâtie sur le sable.

CLARISSE, avec effroi

Ainsi tu en es venu là, à cette philosophie misérable ! (Morhans a un geste d'acquiescence.) Ainsi tout de souffrances ont été dépensées en vain... N'espère pas que je te suive sur la route du désaveu et de la trahison.

MORHANS

Ma pauvre Clarisse, je ne te demande pas de me suivre... plus tard, peut-être viendras-tu me retrouver... songe, tu as déjà fait bien du chemin. « Un abîme nous sépare »... c'étaient là les paroles. Les prononcerais-tu encore aujourd'hui ? Peut-être es-tu condamnée à parcourir derrière moi, et après moi, les mêmes étapes... Ce n'est pas rejointsant... mais au bout j'entrevois maintenant une espèce de joie, ah ! bien humble...

CLARISSE, douloureusement

Quoi que tu puisses penser, père, à partir d'aujourd'hui nos routes se séparent pour jamais.

MORHANS

Et pourtant, rappelle-toi notre hiver d'Italie... Clarisse, tu aurais beau dire, j'ai senti renaître en toi le goût de la vie. Une âme nouvelle est éclosée en toi.

CLARISSE

Et si je veux l'étouffer ? Comprends-moi. Oui, c'est vrai, j'ai senti palpiter en moi une âme inconnue, une âme facile à contenter et qui ne demandait qu'à vivre ; comme jadis l'autre, l'orgueilleuse, tu me l'as infusée. Mais elle ne naîtra pas. Tout à l'heure pendant que Pierre parlait, elle m'est soudain apparue : elle était pareille à mille autres. Oh ! la banalité de son sourire et de ses gestes !... à sa vue un grand dégoût s'est emparé de moi... et elle s'est évanouie sans retour. Tu m'écoutes comme si je te contaie un rêve ou une vision... tu ne crois pas encore que tout cela est réel, parce que cela risquerait d'assombrir ta vie et de t'empêcher de regarder les paysages. Évidemment... Peut-être devrais-je te laisser tes illusions, mais non... la vie nous a trop rapprochés pour que je puisse encore me taire, elle a trop enmeshé les fils de nos destinées. Je suis toi-même au fond, et c'est en toi que tu m'entends.

MORHANS, avec effort.

Mais alors que vas-tu devenir ? les vieux rêves...

CLARISSE

Les vieux rêves sont morts, hélas ! Je ne puis même plus regretter le bonheur dont tu m'as exilée. Il m'est trop étranger. Mais toi, père ! laisse tomber tous ces voiles qui l'empêchent de voir clair, et pour une minute seulement regarde le désastre dont tu es la cause... Tu le dois à toi-même de t'en donner le spectacle. Tu es trop brave pour fuir le châtiement.

MORHANS

Soit, parle.

CLARISSE

Si maintenant j'entrais en religion, ce ne serait plus pour vivre ma croyance, ce ne serait plus que pour fuir. En servant un Dieu en qui je n'ai plus foi, je profanerais le culte que j'ai eu pour lui ; c'est parce que son culte m'est cher encore que je ne peux plus y participer. Comprends, père ; je connais maintenant cette ivresse des cimes que tu m'invitais à partager avec toi ; je sais ce qu'est cette ferveur abstraite qui monte dans le vide et que n'exalte la vision d'aucun Dieu. Seulement, ce qui faisait les délices est ma torture ; sur la falaise où tu chantaie victoire je n'éprouve que le vertige ; je ne suis pas libre, je suis exilée ; je pleure comme une patrie perdue ce que je sais maintenant n'être qu'un monde chimérique. C'est entre ciel et terre que s'écouleront les années qui me séparent de la mort, trop bas pour vivre en Dieu, trop haut pour

vivre parmi les hommes. Ils sont à plaindre, ceux qui étaient nés pour l'éternité et dont l'éternité n'a pas voulu.

MOIRANS

Que sais-tu de l'avenir ? Je comprends ta peine, et dans tes paroles j'ai senti passer l'écho de mes anciens tourments. Mais tu es jeune, tant de choses peuvent survenir... Et puis, quand même cela devrait être... j'ai beau chercher... je n'aurais été que l'instrument inconscient entre les mains de la destinée. Il faut bien en revenir là. Les pensées ne communiquent pas.

CLARISSE

Il t'est commode de le croire, père, prends-y garde — et c'est cette illusion qui t'a perdu. Il t'a semblé jadis que tu n'engageais que toi seul ; tu as voulu ignorer cet au-delà mystérieux où tombent nos actions. Les idées sont des actions aussi... et elles travaillent hors de nous ; lentement, péniblement, elles se frayent passage, comme une eau souterraine qui désagrège des roches.

MOIRANS

Ainsi ce serait possible ? la solitude même serait une illusion, et l'on n'aurait même pas le droit de penser sa pensée ? J'aurais donné à un autre cette puissance atroce de dépendre de moi ? (Il se tait, accablé.)

CLARISSE

Enfin, père, tu m'as comprise ; oui, tu m'as donné cette puissance terrible.

MOIRANS

Pour la première fois je me sens esclave... Tu es là comme celui qui n'a plus rien à attendre et pour qui tout est révolu.

CLARISSE

Une seule route est encore ouverte.

MOIRANS, dans un cri.

Tu veux le tuer !

CLARISSE, avec fermeté.

Non, père, je le jure que je ne me tuerai pas. Cela même, ce maître que tu m'as donné me l'interdit. La route est plus dure, hélas !...

MOIRANS

Mon enfant, aie pitié. Le voile est déchiré ; je regarde. (Un long silence.)

CLARISSE

Je sais maintenant que tu as expié.

MOIRANS

On dirait que tu es heureuse en ce moment.

CLARISSE

Où, père, il me semble que je suis heureuse : au croisement des routes, avant de nous séparer pour toujours... (Elle s'arrête.)

MORANS

Cela ne peut pas être. Quoi que tu aies résolu, je m'oppose à ce que...

CLARISSE

Père, souviens-toi de la puissance que tu m'as donnée.

MORANS

Je ne peux pas ; je veux briser ces liens trop forts.

CLARISSE

En cherchant à les briser tu ne pourrais que les resserrer.

MORANS

Il faut que tu puisses oublier.

CLARISSE

Tu ne détruiras pas en moi la volonté de me souvenir. Cette volonté est mienne.

MORANS

Mais tu l'as dit toi-même, c'est moi qui l'ai infusée en toi. Pourquoi ai-je éprouvé jadis ce besoin

coupable de te sentir proche ? Je me rappelle ma fièvre d'alors. Pourquoi n'ai je pas respecté ta foi et ai-je voulu la comprendre ?

CLARISSE

Peut-être cette fièvre d'alors est-elle ce qui dans ta vie a ressemblé le plus à l'amour véritable. Car à ce moment la solitude t'a pesé ; à ce moment tu as souffert.

MORANS

Pourquoi fallait-il que tu fusses la victime de cette souffrance ?

CLARISSE, avec un soupir douloureux.

L'offrande stérile d'une vie était peut être nécessaire pour expier ta solitude ; car tu as vécu solitaire parmi les hommes.

MORANS

Dans quel ciel réside cette justice mystérieuse ?

CLARISSE

Il suffit que la pensée de l'ordie soit en nous pour que nous puissions affirmer qu'il est.

MORANS

Et pourtant si nul Dieu ne l'a voulu...

CLARISSE

Père, souviens-toi : nos pensées doivent savoir se suffire à elles-mêmes. Elles n'émanent d'aucun

centre, nul monde originel ne se mire en leurs eaux.

MOIRANS

Je reconnais maintenant ma sagesse de jadis ;
d'où vient qu'elle n'a plus le même regard ?

CLARISSE

C'est qu'elle a traversé la vie.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME MOIRANS

MADAME MOIRANS

Je ne sais pas ce qu'a Thérèse. Elle est comme
une folle...

CLARISSE

Que s'est-il passé ?

MADAME MOIRANS

C'est une lettre que le facteur a apportée tout à
l'heure ; pendant qu'elle lisait, j'ai vu sa figure se
contracter, et elle vient d'avoir une espèce de
crise de nerfs.

CLARISSE

Qu'est-ce que cela peut être ?

MOIRANS

Nous allons le savoir, Thérèse ! Thérèse !

THÉRÈSE, qu'on ne voit pas.

l'emballe.

MADAME MOIRANS

Comment, tu emballes ?

THÉRÈSE

Oui, je repars.

MADAME MOIRANS

Mais tu es folle. (Aux autres.) Je vais y aller.

MOIRANS

Elle va venir. (Criant.) Thérèse, je te prie de des-
cendre tout de suite. Tu m'entends.

MADAME MOIRANS

Mon Dieu, qu'est-ce qui va se passer ?

THÉRÈSE, paraissant, les yeux rouges.

Que me voulez-vous ? La lettre que je viens de
recevoir m'oblige à rentrer immédiatement.

MOIRANS

Qu'est-ce que c'est que cette lettre ?

MADAME MOIRANS, avec effort

Est-ce que ça serait...

THÉRÈSE

Oui, elle est de Maurice. Il veut me lâcher.
(Mouans a un sourire de mépris.)

MADAME MOIRANS

Ainsi tu avoues ?... est-ce possible, toi qui avais de si bons sentiments dans ton enfance ? Il ne manquait plus que cela. (Elle pleure.)

THÉRÈSE

Maman, je ne t'apprends rien. Ce n'est pas la peine de taire semblant.

MADAME MOIRANS, furieuse.

Tu oses me parler ainsi ? Tout est fini entre nous.

THÉRÈSE

Ce n'est pas pour moi que ce sera le pire ! (Elle sort.)

SCÈNE X

LES MÊMES, moins THÉRÈSE

MADAME MOIRANS

Mon Dieu, qu'est-ce que je vais devenir ? Tout le monde veut ma mort... Au reste vous serez bientôt contents. Je sens que je n'en ai plus pour longtemps. S'il n'y avait pas la religion... (Elle s'écroule dans un fauteuil en sanglotant.)

CLARISSE, s'approchant d'elle, doucement.

Maman, écoute.

MADAME MOIRANS

Non, non, toi aussi tu es dure ! Oh, dure ! je l'ai bien vu tout à l'heure.

CLARISSE, de même.

Maman !

MADAME MOIRANS

Vous serez bientôt débarrassés de moi.

CLARISSE

Maman, est-ce que tu m'entends ?

MOIRANS

Que vas-tu lui dire ?

CLARISSE

Je suis là, maman, là, (Elle lui caresse le front.)

MOIRANS

Clarisse, ce n'est pas possible.

MADAME MOIRANS

Laissez-moi.

CLARISSE

Maman, calme-toi... écoute : je ne te quitterai pas. Tu m'entends... je ne te quitterai pas.

MADAME MOIRANS, d'une voix incohérente

Tu dis cela...

CLARISSE

Je dis cela parce que ce sera. Tu m'entends, je ne te quitterai jamais plus.

MADAME MOIRANS

Je n'ai même plus de cuisinière ; Joséphine est partie.

CLARISSE

C'est vrai ?

MADAME MOIRANS

Je ne te l'ai pas dit ? elle a demandé une augmentation, et comme j'ai refusé, elle s'est fâchée, elle a dit des horreurs, j'ai dû la mettre à la porte.

CLARISSE

On trouvera quelqu'un d'autre.

MADAME MOIRANS

Il ne faut pas s'adresser à un bureau de placement. (Pendant tout ce temps Mourans est resté contre le mur, la tête dans les mains.) Peut-être par les annonces...

CLARISSE

On verra.

MADAME MOIRANS, avec irritation.

Dans les bureaux de placement on est toujours refait.

CLARISSE

On n'ira pas.

MOIRANS, bas.

Termine cette comédie ; tu ne peux pas penser sérieusement à vivre avec cette femme.

CLARISSE, à sa mère.

Viens maintenant, maman ; tu es fatiguée, tu te reposeras bien en haut sur la chaise-longue. Nous allons chercher dans quel journal on pourrait mettre une annonce.

MADAME MOIRANS

Je peux très bien monter seule ; je n'ai besoin de personne, Dieu merci.

CLARISSE

Tu préfères monter seule ?

MADAME MOIRANS

Mais oui. (Elle sort.)

SCÈNE XI

MOIRANS, CLARISSE

MOIRANS

Alors, c'est cela la seule route ouverte ?

CLARISSE

C'est cela.

MOIRANS

Eh bien, je crains en effet que nos chemins ne divergent.

CLARISSE

Je te l'ai dit.

MOIRANS

Alors tu peux envisager sans frémir la pensée de t'enfermer avec celle...? tu le peux?...

CLARISSE

Je le peux.

MOIRANS, se passant les mains sur le front.

C'est fou, c'est...

CLARISSE

Père, ne recommençons pas. Je suis heureuse de voir que ta tristesse de tout à l'heure est passée. Nous ne te gênerons pas beaucoup. C'est tout ce qu'il faut.

MOIRANS, dans un cri.

Mon petit... tu es tout ce qui me reste.

CLARISSE

Et à elle? que lui reste-t-il?

MOIRANS, avec mépris.

Elle!

CLARISSE

Je t'ai écouté une fois, père, mais maintenant les prières seraient vaines. J'ai vécu avec toi, et je sais que tu pourras te passer de moi.

MOIRANS

Cherche-lui une bonne, et qu'elle nous laisse la paix.

CLARISSE

Écoute, père, seront-ce là nos adieux?

MOIRANS

Ah! (il a un geste de désespoir.)

CLARISSE

Tu seras heureux, père, il y a encore tant de beaux paysages dans le monde.

MOIRANS

Tu ne les verras pas.

CLARISSE

Nous voyagerons l'été.

MOIRANS

Ta mère voyageant! je vois cela, (un silence.) Un jour... peut-être nous réunirons-nous; si elle...

CLARISSE

Si...? (Comprenant.) Même alors nous ne nous réunirons pas.

MOIRANS

Pourquoi ?

CLARISSE, ne répond pas et s'agenouille.

MOIRANS

Tu pries. Qui pries-tu ? (Elle ne répond pas, un long silence, puis on entend la voix de M^{me} Mouras.)

MADAME MOIRANS, qu'on ne voit pas.

Clarisse ! Viens donc voir dans l'*Echo de Paris*. Cela ferait peut-être notre affaire. Clarisse !

Rûleau.

Août-Septembre 1913.

TABLE

	Pages
PRÉFACE	1
LA GRACE,	9
LE PALAIS DE SABLE	211